

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

STRASBOURG

MESDEMOISELLES, vous avez toutes compris à quelles douloureuses nécessités nous obéissions lorsque nous avons été obligés d'interrompre la publication de notre journal.

Pendant de bien longs jours, Paris assiégé s'est vu isolé, sans communication avec le reste de la France; tous les travaux suspendus, les ateliers déserts, les magasins fermés, partout la tristesse et le deuil!

Beaucoup d'entre vous ont souffert encore plus que nous; elles ont vu les villages brûlés, les moissons pillées & les champs ravagés. Et vous qui habitez ces nobles & héroïques villes de la Lorraine & de l'Alsace, Metz, Toul, Phalsbourg, Strasbourg, vous avez vu la ruine, la dévastation & la mort entrer dans vos paisibles demeures; vos tranquilles veillées, occupées aux travaux d'aiguille & de famille, se sont transformées en nuits de poignantes angoisses, toutes remplies de larmes & de terreurs.

Voilà la guerre! le fléau le plus épouvantable que la Providence irritée puisse lancer sur la terre! Ne vous semble-t-il pas, mesdemoiselles, que, devant Dieu, ils assument sur leur tête une lourde responsabilité ceux qui conduisent les peuples & les font s'entr'égorguer!

Où sont-ils? qué sont-ils devenus ces villages

qui égayaient la plaine, ces hameaux heureux cachés dans le creux des vallées; une fumée qui monte tristement vers le ciel nous en indique la place! Les pères, les maris sont morts! les femmes, les enfants errent dans les bois à l'aventure!

Ah! c'est quand elle est sanglante et meurtrie que l'on sent combien on l'aimait cette terre natale! Ces mots de *France* et de *Patrie*, auxquels on ne songeait guère autrefois, pénètrent alors jusqu'aux fibres les plus intimes du cœur, & l'on frissonne de tendresse et d'amour!

Aussi, lorsque, à genoux dans l'église, on vient prier Dieu pour ceux que l'on a perdus, il faut bien des efforts de vertu chrétienne, il faut penser à celui qui ne fut que douceur & pardon, pour avoir la force de pardonner à ceux qui furent nos ennemis, & nous ont plongés dans les larmes.

Entre tous les deuils & toutes les catastrophes dont nous avons été victimes, il en est quelques-unes qui ont retenti plus douloureusement dans nos cœurs.

Telle fut la nouvelle de la prise de Strasbourg, après un siège & un bombardement de cinquante jours.

Tout secours venant de l'extérieur était impossible à espérer.

Plus d'armée! on pourrait mieux dire plus de France!

Paris isolé! assiégé lui-même, & la province

n'étant pas prête! elle résiste pourtant la noble ville! pendant deux mois, elle supporte la pluie d'obus & de boulets qui vient semer dans ses murs l'incendie & la mort. Elle voit brûler sa bibliothèque, ses églises, ses couvents! elle voit les bombes s'abattre sur sa cathédrale & mutiler ce chef-d'œuvre de pierre! Et son héroïque défenseur, qui ne voulait pas croire que tant de courage eût été dépensé en vain, espérait toujours! espérait encore!... & du plus haut de la flèche du Munster, il interrogeait l'horizon. On vient à notre aide : la France se lève! Paris accourt! Hélas! aucune poussière lointaine ne se soulevait sous les pieds d'une armée libératrice!... & le cercle de feu se rétrécissait davantage!

Alors le général descendit une dernière fois lentement du haut du clocher; il appela auprès de lui le conseil de défense, il convoqua tous les habitants. Le pavillon blanc de parlementaire fut hissé sur la brèche... Strasbourg avait cessé de vivre... Le 28 septembre 1870, les Allemands entraient dans la ville sanglante & morte!

La gravure qui accompagne cette livraison représente la vue de la cathédrale de Strasbourg.

Nous avons pensé qu'en ce moment elle acquerrait à vos yeux un nouvel intérêt, & que vous la regarderiez de l'œil attendri avec lequel on considère les souvenirs d'un mort ou plutôt d'un absent! & pour mieux vous en faire comprendre les magiques beautés, nous terminerons en reproduisant les pages magnifiques que le Munster a inspirées jadis à Victor Hugo, dans son livre intitulé *le Rhin* :

« Tout à coup, à un tournant de la route, la brume s'est élevée, et j'ai aperçu le Munster. Il était six heures du matin. L'énorme cathédrale, le sommet le plus haut qu'ait bâti la main de l'homme, après la grande pyramide, se dessinait nettement sur un fond de montagnes sombres d'une forme magnifique, dans lesquelles le soleil baignait çà et là de larges vallées. L'œuvre de Dieu faite pour les hommes, l'œuvre des hommes faite pour Dieu, la montagne et la cathédrale luttaient de grandeur.

Je n'ai jamais rien vu de plus imposant!

L'église vue, je suis monté sur le clocher. Vous connaissez mon goût pour le voyage perpendiculaire. Jen'aurais eu garde de manquer la plus haute flèche du monde. Le Munster de Strasbourg a près de cinq cents pieds de haut. Il est de la famille des clochers accostés d'escaliers à jour. C'est une chose admirable de circuler dans cette monstrueuse masse de pierre toute pénétrée d'air & de lumière, évidée comme un joujou de Dieppe, lanterne aussi bien que pyramide, qui vibre et qui palpite à tous les souffles du vent; je suis monté jusqu'au haut des escaliers verticaux. J'ai rencontré en montant un visiteur qui descendait tout pâle et tout tremblant, à demi porté par son guide.

Il n'y a pourtant aucun danger. Le danger

pourrait commencer au point où je me suis arrêté, à la naissance de la flèche proprement dite. Quatre escaliers à jour, en spirale, correspondant aux quatre tourelles verticales, enroulés dans un enchevêtrement délicat de pierre amenuisée & ouvragée, s'appuient sur la flèche, dont ils suivent l'angle & rampent jusqu'à ce qu'on appelle la couronne, à environ trente pieds de distance de la lanterne, surmontée d'une croix qui fait le sommet du clocher.

Les marches de ces escaliers sont très-hautes & très-étroites, & vont se rétrécissant à mesure qu'on monte. Si bien qu'en haut elles ont à peine la saillie du talon. Il faut gravir ainsi une centaine de pieds, et l'on est à quatre cents pieds du pavé. Point de garde-fous, ou si peu, qu'il n'est pas la peine d'en parler. L'entrée de cet escalier est fermée par une grille de fer. On n'ouvre cette grille que sur une permission spéciale du maire de Strasbourg, & l'on ne peut monter qu'accompagné de deux ouvriers couvreurs, qui vous nouent autour du corps une corde dont ils attachent le bout de distance en distance, à mesure que vous montez aux barres de fer qui relient les meneaux. Il y a huit jours trois femmes, trois Allemandes, une mère et ses deux filles, ont fait cette ascension. Du reste, personne, excepté les couvreurs qui ont à restaurer le clocher, ne monte jusqu'à la lanterne. Là il n'y a plus d'escalier, mais de simples barres de fer disposées en échelon.

D'où j'étais la vue est admirable. On a Strasbourg sous ses pieds, vieille ville à pignons dentelés & à grands toits chargés de lucarnes, coupée de tours & d'églises; aussi pittoresque qu'aucune ville de Flandre. L'Ille & le Rhin, deux jolies rivières, égayent ce sombre amas d'édifices de leurs flaques d'eau claires & vertes. Tout autour des murailles s'étend à perte de vue une immense campagne pleine d'arbres & semée de villages. Le Rhin, qui s'approche à une lieue de la ville, court dans cette campagne en se tordant sur lui-même. En faisant le tour du clocher on voit trois chaînes de montagnes, les croupes de la forêt Noire au nord, les Vosges à l'ouest, au midi les Alpes.

On est si haut, que le paysage n'est plus un paysage; c'est comme ce que je voyais sur la montagne de Heidelberg, une carte de géographie, mais une carte de géographie vivante, avec des brumes, des fumées, des ombres et des lueurs, des frémissements d'eaux et de feuilles, des nuées, des pluies & des rayons de soleil.

Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur le Munster, il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, & il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revois la côte magnifique, à douze lieues au fond de l'horizon, à travers une gaze resplendissante.

Derrière moi, un gros nuage pleuvait sur le

Rhin ; à mes pieds la ville jasait doucement, et ses paroles m'arrivaient à travers des bouffées de vent ; les cloches de cent villages sonnaient ; des pucerons roux & blancs qui étaient un troupeau de bœufs mugissaient dans une prairie à droite ; d'autres pucerons bleus & rouges, qui étaient des canoniers, faisaient l'exercice à feu dans le polygone à gauche. Un scarabée noir, qui était une diligence,

courait sur la route de Metz ; & au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse. Moi, j'allais d'une tourelle à l'autre, regardant ainsi tour à tour la France, la Suisse & l'Allemagne dans un seul rayon de soleil.

VICTOR HUGO.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LE RÈGNE DE DIEU

Dans la Grandeur, la Mission et la Chute
des Empires

PAR L'ABBÉ LOUIS LEROY

Aux lectrices dont l'esprit déjà formé a besoin de se nourrir de temps à autre d'une lecture d'un haut intérêt, fondé sur la vérité, sur l'histoire, & sur une philosophie facilement accessible à toute intelligence éclairée, nous indiquerons le *Règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des Empires*.

Rien de plus beau que cet essor donné à l'esprit qui, s'élançant à vol d'oiseau sur les âges & les mondes, interroge toute ruine fumante, tout peuple disparu, & lui fait répondre de par delà sa cendre ou sa tombe, avec de Maistre : « Quand Dieu efface, c'est pour écrire ! »

L'auteur supposant, à la manière de Bossuet, que le lecteur refait avec lui une course qu'il a déjà faite une fois, l'arrête seulement aux principaux détours du chemin, & chacune de ces haltes lui rend les beautés & les laideurs du passé. On ne lui montre pas un rivage, pas une métropole, pas un empire, sans lui indiquer du doigt le point noir qui se forme à l'horizon, & qui doit grossir &

tarder jusqu'à ce qu'il soit la nuée portant la foudre, & que la main qui a tracé avant tout le plan divin lui dise : — C'est là ! — Alors on voit la nuée qui s'avance comme un mal inévitable, quoique volontaire. Une peinture toujours intéressante, souvent dramatique, vous fait assister à la catastrophe & vous donne en spectacle ces effroyables convulsions d'une portion de la terre sortant de la lumière pour rentrer dans l'ombre, & laisser l'espace à qui va le remplir de nouveau de bien, de mal, de faits & de bruit.

Non-seulement le lecteur assiste à ces scènes grandioses, & suit l'auteur dans ses détails de mœurs & dans ses belles appréciations, mais encore il rencontre à chaque instant la parole d'un penseur, soit païen, soit chrétien, qui vient à l'appui de ce qu'on avance. Tite-Live, Aristote, saint Augustin, Cicéron, Josèphe, Platon, Tertulien, Pascal, Chateaubriand, Ferrand, Donoso-Cortès, viennent apporter leur témoignage & redoubler l'intérêt. Peu d'entre nous liraient volontiers les ouvrages où l'on a puisé ces citations, mais beaucoup jouiront de ces passages nombreux qui jettent une lueur plus vive sur l'ensemble de l'œuvre.

A propos des étonnantes commotions qui ébranlent le monde à des heures données, Bossuet vient dire avec sa noblesse accoutumée : — « Celui-là » seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce » qui est & de ce qui n'est pas encore, qui préside » à tous les temps & dirige tous les conseils... Il » connaît la sagesse humaine, toujours courte par

(1) 2 vol., librairie d'Adrien Leclerc et Co, 29, rue Cassette.

» quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues,
 » & puis il l'abandonne à ses ignorances... C'est
 » lui qui prépare les effets dans les causes les plus
 » éloignées, & qui frappe ces grands coups dont le
 » contre-coup porte si loin. »

Et pour mettre en regard un homme vanté par les philosophes modernes, Bacon est aussi entendu sur ce sujet; il nous dit que « le ciel, afin de con-
 » fondre ceux qui vivent comme s'ils étaient sans
 » Dieu dans ce monde, a jugé à propos de mettre
 » de temps en temps sous nos yeux ses jugements
 » visibles... que les tardives vengeances, les déli-
 » vrances subites ont un but providentiel, celui
 » de consoler le juste, ou de jeter le trouble dans
 » la conscience des pécheurs. »

Si le lecteur marche au milieu des décombres des anciennes puissances, Ker-Porter lui montre l'Euphrate qui, « errant dans ces solitudes comme
 » un monarque pensif parmi les ruines silen-
 » cieuses de son royaume dévasté, paraît encore
 » un noble fleuve, malgré les changements si dé-
 » plorables survenus dans l'étendue de son cours.
 » Sur ses rives sont encore ces roseaux chenus,
 » ces saules grisâtres auxquels les captifs d'Israël
 » suspendaient leurs harpes, refusant toute con-
 » solation parce que Jérusalem n'était plus. »

Est-il question de la place qu'occupe dans l'histoire l'immense fait de l'Incarnation? Nous voyons ressortir des auteurs païens le pressentiment d'un médiateur, pressentiment traduit en Égypte par la vierge du zodiaque allaitant un enfant; en Grèce par les insinuations de la Sibylle; en Perse par les vœux d'Hystaspe, père de Darius; en Chine par les statues d'une vierge que voile aux regards du vulgaire un écran de soie, & qui tient par le main un enfant. Puis, au dernier plan, regardant avec amour & respect le fait accompli, Lacordaire nous dit à propos de ce long travail des temps qui préparait pour ainsi dire la place du Rédempteur : — « Ce n'était pas le ciel tout seul qui en-
 » fantait le Sauveur. Il était nourri dans les flancs
 » du monde, autant que caché dans le sein de
 » Dieu... Dieu & l'homme, le temps & l'éternité,
 » la terre & le ciel étaient en travail de l'Incarna-
 » tion du Fils de Dieu. »

On le voit, le but de l'auteur est non-seulement de combattre le matérialisme, qui voudrait faire de Dieu le spectateur indifférent des luttes de l'homme, mais de prouver que, tout en respectant sa liberté, Dieu se sert de ses tendances & de ses passions pour faire ce qui doit être fait selon le plan divin. En avançant dans sa lecture, on voit les peuples grandir par les vertus, soit religieuses, soit morales; accomplir plus ou moins fidèlement une mission particulière qui leur est assignée, & décroître à mesure qu'ils dévient du chemin droit.

Le livre fermé, l'impression qui demeure est

celle que l'on sent après une énigme expliquée. Il est impossible, je crois, à un cœur chrétien de n'en pas retirer la conviction d'une intervention toute providentielle de Dieu dans les choses de ce monde, & ne pas se redire : « L'homme s'agit & Dieu le mène. »

MADAME DE STOLZ.

CAUSERIES

SUR

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT

PAR M. DE MARGERIE (1).

J'aime beaucoup M. de Margerie, j'aime ses ouvrages; mais j'avoue que je préfère à ses romans, à ses *Scènes de la Vie chrétienne*, le nouvel enfant qui lui doit le jour, & que je le trouve supérieur à ses aînés, comme conception & comme utilité, dans le sens le plus chrétien & le plus élevé du mot. M. de Margerie n'est pas né romancier, il est né moraliste, & sa profonde piété unie à son goût littéraire, lui assurent une supériorité réelle dans le domaine de la philosophie morale. Ses leçons sont toujours appuyées sur la base qui ne chancelle jamais, sur l'Évangile; hors du livre divin, tout point d'appui n'est-il pas faux & caduc? Dans le nouvel écrit dont nous parlons aujourd'hui, il a suivi pas à pas les Livres saints, et il a fait voir, dans chacun de ses récits, la morale profonde, toujours neuve, toujours applicable qui en découle. La chute de nos premiers pères ne nous enseigne-t-elle pas l'obéissance à la Loi divine? L'histoire de Joseph, la paix dans la famille & le pardon des injures? David, l'amour de Dieu & la pénitence? L'histoire des prophètes, la divinité de notre religion? celle de Tobie, l'aumône & les bonnes œuvres? Après avoir parcouru tout l'Ancien Testament, en montrant sous ces faits des premiers jours du monde, sous ces symboles, sous ces figures, le sens moral visible, quoique voilé, la Loi divine, donnée au Sinaï, apparaissant toujours, l'auteur arrive à l'Évangile & aux enseignements du Fils de Dieu, qui est venu non pour abroger la Loi, mais pour l'accomplir. Et là, sa tâche est plus douce encore & plus facile, & il a écrit sur les miracles de Jésus-Christ quatre chapitres extrêmement remarquables & que nous recommanderions volontiers aux incrédules s'il s'en trouvait parmi nos lecteurs.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Paris, un volume, prix : 1 franc.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES SIÈGES

Les Indiens, qui aiment le repos, qui mettent le bonheur dans l'immobilité, & qui, d'ailleurs, font peu de cas de la vie, ont cette maxime : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, et mort que tout cela. » Les peuples d'Occident ne partageant pas cette opinion, la chaise occupe chez eux une place importante.

Chaise est une prononciation vicieuse du mot *chaire*. Monsieur Littré l'a fait observer avec raison, dans le seizième et le dix-septième siècle, le peuple de Paris, en beaucoup de mots, remplaçant le son de l'r par celui du z, et cette faute, acceptée par l'usage, a fini par faire deux mots de *chaire* & de *chaise*, avec une acception différente. Mais pendant longtemps on ne les a pas séparés : Molière a dit *chaise* pour *chaire*,

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise;

& Régnier, *chaire* pour chaise,

Et chacun en son rang se met sur une chaire.

Le mot latin de *chaire*, &, par conséquent, de *chaire*, puisque ces deux mots n'en faisaient qu'un, est *cathedra*. L'église principale d'un évêché a été appelée *cathédrale*, parce que c'est celle où est placé le siège de l'évêque du diocèse. Dans les anciennes églises, le siège ou *trône épiscopal* était généralement fixe : placé au fond, dans l'axe de l'édifice comme le siège du juge de la basilique antique, il était en marbre, en pierre ou en bois, & se reliait à des stalles disposées de chaque côté le long des murs de l'abside.

Parmiles sièges que signale, dans l'histoire, une certaine particularité, nous comptons la *chaise curule*, la *chaise de poste*, la *chaise à porteurs*, le *fauteuil académique*, & enfin le *tabouret*.

Les *chaises curules*, ces sièges d'honneur réservés, dans les temps anciens de Rome, aux rois d'abord, puis ensuite à ceux qui exerçaient la dictature, le consulat, la censure, la préture & l'édilité, suivaient en diverses circonstances les premiers magistrats de Rome; elles étaient transportées sur

des chars, en latin *currus*, & c'est à cette circonstance qu'elles doivent leur nom : « *chaire curule*, comme ils l'appellent, c'est-à-dire qui se porte sur un chariot par la ville » (Amyot). — Celui qui, voulant rire, a dit que *chaise curule* signifiait *chaise qui roule* s'est trouvé n'avoir plaisanté qu'à moitié; cette traduction libre est presque la vérité. — Les *chaises curules*, faites d'ivoire, quelquefois de bronze, n'étaient en usage qu'à Rome; dans les municipes & dans les colonies, le siège d'honneur était appelé *bisellium*.

C'est sous le ministère de Colbert que furent établies, en 1664, les *chaises de poste*.

Bien que ces chaises fussent des fauteuils, elles laissaient, au début, beaucoup à désirer; représentez-vous un siège à bras soutenu sur le milieu d'un châssis, porté par derrière sur deux roues, appuyé par devant sur le cheval, & vous aurez l'image de la chaise de poste primitive. C'est là un de ces véhicules dans lequel aujourd'hui on ferait une pauvre figure.

Cette modeste invention eut pourtant son Christophe Colomb & son Améric Vespuce : l'inventeur fut un nommé de la Grugère, & le parrain le marquis de Crenan; ce marquis obtint un privilège, & les voitures furent appelées *chaises de Crenan*.

L'usage en France des *chaises à porteurs* avait précédé de cinquante ans environ celui des *chaises de poste*; il nous vint de Londres, & fut introduit par monsieur de Montbrun. Les *chaises à porteurs* furent autorisées dans tout le royaume, par lettres patentes enregistrées en parlement le 11 décembre 1617. — Ces voitures sans chevaux & sans roues étaient une réminiscence des temps anciens : les Babyloniens & les Romains, sous les empereurs, s'étaient servis de voitures à bras & surtout de litères. Elles étaient portées par des esclaves, & la différence des conditions était marquée par le nombre des porteurs. *Chaises* & *litères* ont entièrement disparu de nos régions : on ne les retrouve plus aujourd'hui que dans les pays chauds, aux Indes, en Chine, en Amérique, sous le nom de *palanquins*. Le mot *palanquin* est un terme de marine; il désigne un petit *palan*, & un *palan* est un assemblage de poulies & de cordes servant à enlever des fardeaux. Les personnes de haut rang qui montent en *palanquin* sont enlevées, comme

des fardeaux, sur les épaules des esclaves, & j'avais soupçonné nos marins d'avoir fait une comparaison. Mais c'est une voie dans laquelle je ne puis vous engager à me suivre.

Palanquin a pour origine sérieuse le mot *palangka*, venu du sanscrit *panyanka*, qui sert à désigner un bois de lit & le lit lui-même.

Il y a dans la basse, très-basse latinité un grand vilain mot qui est réputé pour être le point de départ de notre *fauteuil*, c'est *faldistorium*, nom du siège que l'on plaçait près du célébrant à côté de l'autel. On le dit formé de l'ancien allemand *fallen* plier, & *strol*, siège, le fauteuil étant primitivement un siège pliant. Pour vous aider à franchir la distance qui sépare le mot de son origine, il n'est pas inutile de vous montrer ses diverses transformations; le meuble lui-même n'en a pas tant subi; *faldestoed*, *faudestuel*, *faudestuet*, *faudesteuill*, *fauldetueil*, *faudetueil* & enfin *fauteuil*.

Le mot *fauteuil* se prend dans un sens absolu pour *place* à l'Académie française. On dit d'un candidat académicien qu'il aspire au fauteuil, comme d'un cardinal en espérance qu'il aspire au chapeau. Une dame, frappée de l'expression, demanda un jour à Fontenelle ce qu'il fallait entendre par *fauteuil académique*.

« C'est, lui répondit le philosophe, un lit de repos où le bel esprit sommeille. »

Le rôle que joue le fauteuil à l'Académie française a sa cause dans l'histoire de la célèbre compagnie; Duclos va vous la dire :

« Il n'y avait anciennement dans l'Académie qu'un fauteuil, qui était la place du directeur. Tous les autres académiciens, de quelque rang qu'il fussent, n'avaient que des chaises. Le cardinal d'Estrées étant devenu très-infirmes, chercha un adoucissement à son état dans l'assiduité à nos assemblées. Nous voyons souvent ceux que l'âge, les disgrâces ou le dégoût des grandeurs force à y renoncer, venir parmi nous se consoler ou se désabuser. Le cardinal demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siège plus commode qu'une chaise. On en rendit compte au roi, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'académie, & confirma par là & pour toujours l'égalité académique. »

C'est au tambour, dont le plus souvent il affecte la forme, que le *tabouret* doit son nom. Nos pères disaient *tabour* et *tabouriner*.

Le tabouret a été tout à la fois une marque d'honneur & une peine infamante.

Avoir le *tabouret* était le droit que certaines personnes avaient, à la cour de France, de s'asseoir sur un siège pliant en présence de la reine. Le tabouret ne fut d'abord accordé qu'aux princesses et aux duchesses. Il fut depuis concédé aux dames qui occupaient le premier rang dans la maison de la reine. Puis tard, on l'accorda aux cardinaux, aux ambassadeurs, aux dames dont les maris étaient grands d'Espagne, aux épouses du chancelier de

France et du garde des sceaux. Dans les cercles de la reine, le droit de tabouret était pour les dames ce qu'était pour les hommes de la cour le fauteuil chez le roi.

L'autre tabouret était celui sur lequel on exposait en public les malfaiteurs condamnés à une peine infamante. Les coupables étaient assis pendant quelques heures aux regards du peuple, qui lisait sur un écriteau attaché au-dessus de leur tête la cause de leur condamnation. — Le *tabouret* est ce qu'on a appelé plus tard & jusqu'en 1848, l'*exposition*, laquelle avait remplacé, après la révolution de 1789, le *pilori*, sorte de charpente, d'échafaud ou de poteau auquel étaient attachés les banqueroutiers & les criminels non condamnés à mort. Le mot *pilori* est, s'il faut en croire Sauval, une corruption de *puits-lori*, le premier gibet de ce genre qui ait été dressé dans Paris se trouvant près d'un puits qui, du nom de son propriétaire, avait été appelé *puits-lori*. Il ne faut voir là, sans doute, qu'une étymologie de fantaisie comme on en a tant improvisé, & il est probable que *pilori* découle simplement de *pilier*.

LES TITRES

Il y a des titres qui ont conservé, exclusive & entière, leur signification primitive. L'ordre de choses établi n'a rien changé, par exemple, au mot *roi*, en latin *rex*, fait de *regere*, régir, gouverner, non plus qu'au nom d'*empereur*, *imperator*, fait de *imperare*, commander. Que le chef d'un État soit un roi ou un empereur, il est aujourd'hui, comme autrefois, le maître, le souverain, celui qui gouverne & qui commande, car les deux idées se confondent.

D'autres titres, au contraire, se sont étendus ou se sont parfois assez détournés de leur sens original pour qu'il ne soit pas sans intérêt de les reprendre à leur point de départ.

Le premier dignitaire de la monarchie française, celui qui eut longtemps le commandement général des armées, n'avait d'autre charge, chez les Francs, que la surveillance des chevaux. Ainsi que l'indiquent les deux mots latins qui forment son nom, *comes stabuli*, le connétable était autrefois le comte de l'étable ou de l'écurie. Le rôle important qu'ont joué les chevaux dans les batailles fit successivement du comte de l'écurie le commandant d'une troupe de guerre, puis l'un des premiers officiers dans la maison des rois ou des grands feudataires, puis enfin le chef général de l'armée. — C'est sous Louis VIII que la charge de connétable devint la plus importante du royaume. Elle exista pendant quatre siècles avec tous les privilèges qui y étaient attachés : le connétable

était inamovible, & celui qui l'offensait était puni du crime de lèse-majesté. L'insigne de sa puissance était une épée à poignée d'or, émaillée de fleurs de lis : au sacre du roi, le connétable se tenait à sa droite, cette épée nue à la main. Il y eut trente-neuf connétales; le premier fut Mathieu de Montmorency, le dernier, le duc de Lesdiguières, mort en 1627. A cette époque, Richelieu supprima la charge de connétable, & bientôt après celle de grand amiral, pour se faire nommer surintendant général du commerce & de la navigation. — Cette dignité a été renouvelée en France dans la constitution du 28 floréal an XII, mais sans aucun pouvoir effectif. — En 1805, Napoléon nomma *grand connétable* son frère Louis, & *vice-connétable* le maréchal Berthier.

Le mot *comes*, dont est sorti le titre de *comte*, signifie compagnon (1). Les officiers qui accompagnaient l'empereur & composaient sa maison, sous les Romains, avaient chacun leur charge particulière : outre le *comte de l'étable*, dont la corruption a fait *connétable*, il y avait, par exemple, le *comes ærarii*, surintendant des finances, le *comes domesticorum*, capitaine des gardes, le *comes rerum privatarum*, ministre du trésor impérial. Jusque-là, vous le voyez, le titre de comte désignait un emploi; c'est l'empereur Constantin qui en fit une dignité. — Plus tard, quand le comte fut chargé d'administrer, de commander une province, il eut un lieutenant qui prit rang après lui, & qu'on appela *vicomte*, abréviation de *vice-comte*.

Vice (du latin *viciis*, tour, place) sert à désigner celui qui vient après le chef & remplit les fonctions à sa place : vice-roi, vice-amiral, vice-légat, vice-président, vice-consul, vice-chancelier, vicair. Le mot *vidame*, corruption de *vidom* (formé de *vice* & de *dominus*, seigneur), était le nom de celui qui tenait les terres d'un évêché, à condition de défendre le temporel de l'évêque & de commander ses troupes.

Le mot *marche*, que vous avez rencontré en étudiant la géographie, vient de l'allemand *mark* (frontière, limite). Le vieux mot français *marcir* signifiait confiner, aboutir. — Le *margrave* (de *mark* & de *graf*, comte) était le seigneur que les empereurs d'Allemagne chargeaient de commander les troupes et de rendre la justice dans les provinces frontières de leurs États. — C'est aussi de *mark* qu'est venu *marquis* (l'ancienne orthographe était *marchis*), nom du seigneur préposé en France à la garde des marches, des frontières d'un État. « Charlemagne établit des marquis, c'est-à-dire des commandants des milices sur les frontières de ses royaumes. » (Voltaire).

(1) « On appelait *comites* ceux qui étaient de la cour des princes ou de la suite des officiers ou magistrats, qui allaient gouverner les provinces ou conduire les armées, & c'étaient ces courtisans qui composaient ce qu'on appelait proprement *cohorte*, la cour. » (Dacier.)

Duc, en latin *dux*, vient de *ducere*, conduire. On donnait ce nom au chef qui conduisait, qui commandait les troupes. Ce titre, moins ancien que celui de comte, lui a aussi été inférieur : les ducs à Rome n'avaient que le grade de tribuns, tandis que les comtes étaient consuls & préfets légionnaires. C'est après les invasions germaniques que la dignité de duc, plus particulièrement militaire, prévalut sur celle de comte, qui impliquait surtout des fonctions civiles. C'est de l'effigie d'un duc italien, un révolté qui se fit duc de Ravenne, qu'une monnaie d'or a été nommée *ducat*.

Baron est le terme sous lequel on a désigné originairement tout grand seigneur du royaume. Sous le régime féodal, les grands vassaux étaient appelés *hauts barons*, qu'ils fussent comtes, ducs ou évêques. On ne s'est pas entendu sur l'étymologie de ce nom; mais l'emploi qui en a été fait dans les langues romanes avec le sens d'homme fort, de mari, de guerrier vaillant, permet de conjecturer qu'il est venu d'un mot (latin, celtique ou allemand, peu importe) qui désignait l'homme dans sa plus large & meilleure acception.

Le titre de baron était en si grand honneur autrefois qu'on le donnait aux saints en témoignage de respect. On lit dans Froissard : « Il fit des vœux devant le benoît corps du baron saint Jacques. »

Baronnet est un titre héréditaire de noblesse particulier à la Grande-Bretagne, & institué en 1611 par Jacques I^{er}, comme mesure fiscale. Les riches propriétaires qui le reçurent durent payer 1100 livres sterling de droit de chancellerie. Cette dignité a été depuis accordée aux illustrations dans tous les genres.

L'histoire vous a dit comment les ducs, les comtes, les marquis & les barons, à force d'étendre leurs droits & leurs privilèges, ont fini par s'emparer des pays qu'ils étaient appelés à gouverner, & sont devenus ainsi de petits souverains. De là les *duchés*, les *comtés*, les *marquisats* & les *baronnies*. — Aujourd'hui, la féodalité est mortel l'œuvre de Richelieu, de Louis XI et de la Révolution est accomplie, la France ne forme plus qu'une seule puissance dont toutes les parties sont intimement unies, & les nobles seigneurs n'ont plus ni vassaux, ni châtellenies, ni provinces : il ne leur reste que leurs titres.

Les *princes* sont les seuls grands seigneurs qui n'aient pas tous perdu leur pouvoir : il y a encore quelques principautés, & le prince royal est toujours l'héritier du trône. Depuis Charles V jusqu'au duc d'Angoulême, c'est-à-dire de 1349 à 1824, l'héritier présomptif de la couronne s'est appelé *Dauphin*. L'origine de ce titre remonte à la cession du Dauphiné faite par le Dauphin du Viennois, Humbert aux blanches mains, à Charles V, petit-fils de Philippe VI, à condition que l'aîné des enfants de France prendrait le titre de *Dauphin viennois*. Le nom de Dauphin, que por-

taient les seigneurs du Viennois, était un nom propre, *Delphinus*. Ces seigneurs avaient pour armes trois dauphins.

Le mot *prince*, du latin *princeps*, premier, principal, était d'usage autrefois pour désigner non-seulement « les princes de la terre, » mais ceux encore qui occupaient, ailleurs qu'autour des trônes, la première place, le premier emploi. Il y avait chez les Juifs, le *prince de la synagogue*, celui qui présidait aux assemblées de religion; le *prince de la ville*, le magistrat qui veillait à l'ordre, à la police; le *prince des prêtres*, le chef d'une famille sacerdotale; & enfin le *prince de la captivité*, nom donné, dans la chronologie juive, à ceux qui, pendant la captivité, gouvernaient le peuple juif. Chez les Romains, on nommait *prince de la jeunesse* celui des chevaliers que le censeur nommait le premier dans la revue de cette classe de citoyens; c'était lui qui marchait à la tête de la jeune

noblesse dans les fêtes & les jeux publics. Le *prince du sénat* était celui des sénateurs qu'on nommait le premier après le dénombrement qui se faisait à chaque lustre. Il y avait enfin les soldats romains qu'on appelait *princes* parce qu'ils marchaient à la tête de la ligne de bataille; choisis parmi les hommes les plus vigoureux & d'une valeur éprouvée, les princes étaient appelés à engager le combat.

C'est avec raison que les souverains sont désignés d'une manière générale sous le nom de princes, puisqu'ils occupent la première place dans l'État. On ne fait non plus ni métaphore ni abus de mots, en appelant les grands savants les princes de la science; c'est une manière très-exacte d'exprimer qu'ils sont placés au premier rang; on dirait tout aussi bien, sans nulle exagération, les princes de l'art, les princes de l'industrie.

CH. ROZAN.

VOYAGES DU CAPITAINE ÉMILE

Le capitaine Émile n'est pas un navigateur, & ses voyages ne consistent pas en de lointaines traversées : il n'a couru aucun danger, & n'a, par conséquent, causé aucune inquiétude à sa famille.

Le capitaine Émile est un fort élégant gentleman qui a plutôt des façons de marquis que des allures de soldat. Il est grand, mince & blond; ses yeux sont d'une nuance indéfinissable, qui semble composée de cinople & d'azur, ils rappellent un ciel sans nuage & une onde pure. Ses dents sont un peu trop allongées; & si on jugeait les hommes comme les chevaux, on croirait le capitaine plus vieux qu'il n'est en réalité. Je ne saurais, du reste, préciser son âge : dire qu'il est au printemps de la vie, ce serait peut-être aventurer mon jugement; car le mot de printemps fait songer au marronnier du 20 mars, aux petites fleurs qui émaillent les prairies, aux haies couvertes d'une neige d'aubépine, au lilas qui montre ses bourgeons! Mon capitaine n'en est plus à cette époque du printemps. Dire qu'il est arrivé à l'été

de son existence, ce serait cependant trop dire; il est parvenu, je crois, au commencement de son mois de juin; encore un peu de temps, & il quittera la première saison pour passer dans la seconde.

Voilà le portrait physique! Passons au portrait moral. Le capitaine Émile est aimable dans l'acception la plus complète du mot, & il ne fait pas le moindre effort pour paraître tel à tous ceux qui l'approchent; il possède ce je ne sais quoi qui rend les relations plus agréables & l'amitié plus douce; il est doué de cette qualité que chacun doit envier & que nul ne saurait définir : il est ce qui s'appelle sympathique! Il a de l'esprit, de la distinction & de la bonté; mais beaucoup de gens, avec ces trois dons de la nature & de l'éducation, n'arrivent pas à être ce qu'il est & à valoir ce qu'il vaut.

Un jour, vers la fin du mois d'août de 1869, au moment où il revenait de la manœuvre, on lui remit un pli de la part de son colonel. C'était un congé, un congé de trois mois! Le capitaine, malgré ses dents un peu longues & en dépit des se-

maines écoulées déjà sur son printemps, sauta de joie absolument comme un échappé de Saint-Cyr qui reçoit son brevet de sous-lieutenant. Il n'espérait plus obtenir ce congé, & c'est pourquoi il éprouva cette joyeuse surprise dont il ne réprima pas le juvénile élan.

Bientôt sa malle fut au milieu de sa chambre & ses vêtements éparpillés sur tous les meubles. Un de ses camarades, entrant sur ces entrefaites, lui fit compliment de ce désordre précurseur bien connu du départ.

« Moi aussi, dit-il, j'aurai un congé ; mais je préfère le prendre à partir du premier janvier : je jouirai ainsi du carnaval sans être obligé de me lever à cinq heures du matin pour faire ma semaine, quand j'aurai dansé le cotillon jusqu'à quatre.

— Et moi, reprit Émile, je suis ravi d'être libre en septembre, octobre & novembre, car je vais mettre à exécution un projet que je rumine depuis longtemps.

— Un voyage ?

— Précisément.

— En Angleterre ?

— Non.

— A Rome ?

— Non.

— Où diable vas-tu donc ?

— En France.

— Mais tu y es.

— Ah ! mon cher, ce mot-là est par trop français. Je suis en France, c'est certain, & toi aussi tu y es ; mais toi & moi nous ne connaissons de notre patrie que les lieux où il a plu au ministre de la guerre de nous envoyer. Il y a pourtant en France des provinces que les étrangers viennent visiter, que les artistes & les savants parcourent en touristes, dont ils connaissent les sites & les monuments, & que nous avons explorées tout au plus sur la carte d'état-major.

— Et vers quelle contrée portes-tu tes pas ?

— Vers l'Anjou, la Bretagne & la Normandie.

— Et ton voyage durera trois mois ?

— A peu près.

— Tu parcourras ces pays inconnus le sac sur le dos et armé jusqu'aux dents ?

— Non, je serai moins primitif dans ma façon de voyager, car j'aime assez le bien-être quotidien, & au régiment je fais suffisamment de marches forcées pour avoir le droit de me faire traîner quand je suis en semestre.

— Et comment alors mettras-tu trois mois à parcourir à l'aide de la vapeur huit à dix départements ?

— Je m'arrêterai chez des amis qui m'ont invité à aller chasser avec eux.

— Ah ! très-bien ! Le tout est de s'entendre. Tu appelles cela voyager en touriste, & moi je prétends que tu vas mener ce que les Anglais nomment à juste titre la *high life* ; tu trouveras, échelonnés sur ta route, des séjours à l'instar de celui

de Compiègne, & tu prends un air bon enfant pour me dire que tu vas visiter la belle nature. »

Le capitaine Émile avoua en riant que, à côté du but artistique, il y avait aussi l'attrait de l'amitié & celui du plaisir.

Son ami avait allumé un cigare & le regardait faire sa malle, en envoyant en spirale une fumée odorante au plafond.

« Il y aurait un moyen de me faire croire que tu vas aussi là-bas pour étudier les mœurs & coutumes de ces peuplades étrangères : ce serait d'écrire une relation de tes voyages & de l'adresser au camarade qui reste ici au piquet. Ça m'amuserait, je l'avoue, de te voir devenir auteur, & si, de ton vivant, on n'imprime pas tes *Impressions* après nous cette correspondance inédite fera peut-être bruit dans le monde littéraire & militaire.

— J'écirai, non pour la postérité, mais pour ton bon plaisir.

— Bon voyage donc, dit l'autre capitaine. On te reverra encore ce soir, n'est-ce pas ?

— Certainement, j'irai dîner avec vous & vous faire mes adieux. Je prends le train de minuit. »

Le lendemain matin, le capitaine Émile se frottait les yeux en entrant dans Paris ; il déjeunait en toute hâte & se faisait ensuite brouetter à la gare du Montparnasse dans un fiacre attelé de deux petits chevaux bretons, qui lui donnèrent un avant-goût de l'antique Armorique, qu'il allait parcourir, & le soir même il s'arrêtait devant un castel féodal dont nous lui laisserons le soin de faire la description.

Château de Bouthing, 8 septembre 1869.

Il y a déjà huit jours que je suis ici, mon cher Fabien, & je m'y trouve si bien que, si je m'en croyais, je n'irais pas planter mon drapeau ailleurs. Le manoir qui abrite ma tête sous son toit hospitalier a été construit il y a six ou sept cents ans par les ancêtres du châtelain actuel. Bouthing n'est plus qu'un rendez-vous de chasse où l'on passe seulement quelques semaines à l'automne. Le château est passablement délabré, &, en dépit de ses murs lézardés, de ses pavés disjoints et de ses tours démantelées, il a encore grand air ! Les murailles ont six pieds d'épaisseur ; une haute tour sert de cage à un escalier en spirale ; quatre tourelles pointues sont accrochées aux angles de cette construction de granit, qui semble défier le temps & se rire de l'indifférence & de l'abandon de ses propriétaires. Sur le seuil d'une porte cintrée, surmontée d'écussons à demi rongés, je trouvai le châtelain, dont l'élégant aspect formait un frappant contraste avec sa vieille demeure.

« Vous ne trouverez ici que des amis contents de vous recevoir, me dit-il, & beaucoup de gibier. »

En disant cela, il ouvrit la porte d'une ancienne salle d'armes prosaïquement transformée en cui-

s'ne, & me montra trois vigoureuses Angevines occupées à plumer des perdreaux et des cailles.

La châtelaine, toujours belle, vint, quelques instants après, nous rejoindre dans une salle à manger assez vaste pour y donner des banquets patriotiques; des escabeaux qui semblent remonter au temps du roi Dagobert en forment tout l'ameublement. Me montrant les murs délabrés, madame de Bouthing me dit en riant :

« Vous allez ici vous croire en campagne. Si vous préférez une tente dans la prairie, on vous en dressera une. Venez voir la chambre qui vous est destinée, & puis vous choisirez. »

Elle me conduisit à une pièce située dans un corps de logis qui se rattachait au château par la grande tour. Trois meurtrières éclairaient seules cette chambre, si tant est qu'on puisse appeler chambre la cellule que j'habite.

« Vous ferez votre barbe dans le jardin, me dit mon ami, car je vous défie de la faire ici; mais à la guerre comme à la guerre. Nous gardons les appartements d'honneur pour les dames.

— Vous avez donc des dames?

— Certainement; nous en avons & nous en attendons encore. La baronne de Mareuil est arrivée ce matin.

— J'en suis enchanté! m'écriai-je, car il y a dix ans que j'ai le désir de la connaître.

— En ce moment même elle s'installe dans la chambre du Revenant.

— Ah! vous avez aussi des revenants? Mais rien ne vous manque donc dans ce château?

— Rien que des clôtures. Je m'aperçois, mon cher ami, que vos meurtrières n'ont plus de carreaux & que votre porte ne se ferme pas.

— Ne vous inquiétez pas de si peu de chose; je boucherai les meurtrières avec mes bottes, & quant à la porte, elle sera toute ouverte pour laisser passer le revenant.

— N'espérez pas sa visite; il ne quittera pas la chambre de la baronne.

— Pourquoi cette préférence?

— On vous dira cela à la veillée. Les légendes ne se racontent pas en plein jour; elles perdraient la moitié de leur prestige. »

Mon hôte me quitta; j'ouvris ma malle, je secouai la poussière du voyage; puis, frais & dispos, je me présentai dans la vaste pièce qui servait de salon & de chambre à coucher à la châtelaine. Le lit, dans lequel dix générations de Bouthing avaient dû dormir, était entouré d'un paravent; un autre paravent figurait un cabinet de toilette, & il restait encore assez de place pour faire, au besoin, manœuvrer un bataillon dans le milieu de cette antique salle. Monsieur de Bouthing me présenta à la baronne de Mareuil, qui me fit bon visage, ce dont je fus flatté, car elle est, dit-on, parfois fantasque & revêche. Elle me plaît assez, quoiqu'elle soit laide; sa figure a une expression énergique & intelligente.

Madame de Bouthing me dit que son amie

avait voulu habiter la chambre du Revenant dans l'espoir de faire connaissance avec Cyprien III, seigneur de Mantkler, mort sous le règne de Louis XI.

Je lui demandai l'histoire de Cyprien III, mais elle me répondit, comme son mari, que ces histoires-là ne se racontaient qu'à la lueur des torches ou à la clarté de la lune.

Un *varlet*, dont la livrée n'avait rien emprunté au moyen âge, vint avertir que le dîner était servi; le dîner me parut aussi bon, aussi bien ordonné que s'il eût été apprêté dans un palais. Le vin provenait, sans doute, de la cave de Cyprien III, je n'en ai de ma vie bu de meilleur, & je suis persuadé qu'il a au moins cinq siècles de bouteille.

En remontant l'escalier qui serpente dans le donjon délabré, je remarquai que les marches étaient creusées comme si elles servaient de lit à un torrent; une porte cintrée & à demi murée fermait jadis l'entrée des oubliettes, qui, sombres & profondes, semblent jeter encore dans le silence de la nuit le cri des victimes. Ce cri est le gémissement d'un hibou mêlé au grincement des ferrures rouillées & aux mugissements du vent qui s'introduit de tous les côtés dans le vieux manoir. Tout me paraissait lugubre, si ce n'est la figure joyeuse des convives.

« Monsieur, venez avec moi, me dit le fils de mes hôtes, je vais vous montrer la chambre de Cyprien de Mantkler. C'était un fameux coquin!

— Mais c'était un de vos aïeux, Henri, & vous en parlez d'une manière bien irrévérencieuse, reprit madame de Mareuil.

— S'il n'est pas content, madame, il ira vous le dire cette nuit, répondit l'enfant; d'ailleurs, il n'a jamais été mon ancêtre, mais seulement le mari d'une de mes aïeules, & je ne lui dois aucun respect. »

Nous arrivâmes à la porte de cette redoutable chambre.

« Me permettez-vous, madame, dis-je à la baronne, de franchir le seuil de votre appartement?

— Je ne suis pas chez moi, monsieur, me répondit-elle, c'est messire Cyprien de Mantkler qui donne l'hospitalité. »

Jamais chambre n'offrit aux regards un aspect plus sinistre : une immense cheminée ouvrait une gueule béante dans laquelle on serait entré à cheval; une fenêtre, percée à regret dans la profondeur de mur, laissait pénétrer la blafarde lueur de la lune; deux tourelles sans portes, & à moitié démolies, livraient passage au vent, qui, entrant par mille fentes, soupirait tristement. Le lit était couvert d'une étoffe à ramages représentant des dragons ailés & des bêtes monstres. Un bahut de chêne & quelques vieux fauteuils complétaient l'ameublement de la chambre, habitée, d'après la chronique, dans le quinzième siècle, par Cyprien de Mantkler & aujourd'hui par la baronne de Mareuil.

« Voilà, dis-je, une chambre à coucher qui n'est pas faite pour donner des songes dorés.

— Je m'y installe avec tant de plaisir, répondit la baronne, que le seigneur qui la hante manquerait à tous ses devoirs de chevalier français s'il s'abstenait de me souhaiter la bienvenue. »

Quand notre examen fut terminé, nous retournâmes chez la châtelaine. Un grand feu pétillait dans la cheminée, & sur la plaque du foyer on voyait un guerrier la lance en arrêt. Noir & enfumé, il se détachait comme une fantastique figure au milieu des flammes. Des pommes de pin, amoncelées sur le bûcher, brûlaient en lançant des étincelles, & donnaient un aspect vraiment diabolique à ce feu qui éclairait, pour ainsi dire, à lui seul la vaste pièce dont il ne pouvait réchauffer qu'un coin.

C'était bien le moment de réclamer l'histoire du revenant, & c'est ce que je fis.

« Je voudrais la raconter ! s'écria le petit Henri, je la sais très-bien.

— Raconte-la, » lui dit son père.

Henri s'avança au milieu du cercle que nous formions autour de la cheminée, se mettant le dos au feu comme un auditeur au conseil d'État qui va parler politique, ou comme un officier en retraite qui veut raconter une bataille. Henri est un amour d'enfant, un de ces enfants que les gens qui n'ont pas d'héritiers voudraient pouvoir voler ; il était délicieux avec son costume de velours noir, ses grandes bottes & sa figure de lutin !

« Nous avions, dit-il, une grand-mère très-éloignée, qui était une vieille folle : elle avait des enfants beaux & bons, & quand elle devint veuve, elle voulut se remarier ; elle épousa un seigneur très-déloyal & très-méchant. Il ne se souciait guère d'elle, mais il voulait s'emparer de son bien, & il jeta ses enfants dans les oubliettes de la grande tour, ne leur donnant pour tout vêtement que de vieux rideaux, & pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Un jour, la corde au moyen de laquelle on leur descendait des provisions vint à casser, & le cruel Cyprien fit croire à sa femme, qui était faible d'esprit & de cœur, que la volonté divine leur était révélée par ce petit accident, & que Dieu n'entendait pas qu'on fit vivre plus longtemps les quatre enfants inutiles. Mais la nourrice des pauvres enfants s'en alla trouver le roi & lui conta l'aventure. Il paraît que Tristan, le compère de Louis XI, lui dit : Sire, protégez les orphelins, cela fera croire à quelques-uns de vos sujets que vous êtes magnanime ! — Le roi goûta ce raisonnement, & nous fit l'honneur d'envoyer ici des troupes commandées par un très-brave capitaine, qui somma, au nom du roi, son maître, le seigneur de Mantkler d'ouvrir les portes de son château. Depuis plus d'un mois les malheureux enfants ne mangeaient que des souris crues. On les conduisit à Blois : les fils devinrent des guerriers très-renommés, & les filles, qui étaient belles & vertueuses, épousèrent de riches et puissants

seigneurs. Plus d'une fois probablement, en s'asseyant en face d'une table bien servie, elles se souvinrent du temps où elles mangeaient des souris non fricassées. Louis XI avait aussi donné l'ordre de prendre Cyprien & de l'enfermer dans une cage de fer ; il voulait, par cet acte de justice, racheter quelques-uns de ses péchés, mais le seigneur de Mantkler se pendit au plafond de la chambre dans laquelle madame de Mareuil va coucher cette nuit ; les soldats coupèrent la corde & le posèrent sur le lit ; alors les serviteurs voulurent jeter de l'eau bénite sur leur maître pour que Dieu eût pitié de sa vilaine âme ; & à mesure qu'ils apportaient l'eau bénite, elle se séchait instantanément.

Depuis lors l'esprit du méchant mari de notre grand-mère se promène la nuit dans cette chambre, & se plaint de souffrir depuis bientôt cinquante ans. Il est enterré dans la chapelle ; je vous y mènerai demain, monsieur ; vous verrez son portrait gravé sur une vieille pierre : il a de gros yeux ronds tout sortis de la tête, & qui ont la forme d'une boule de loto ; des cheveux plats comme des branches de saule pleureur, & puis une cuirasse & un baudrier avec ses armes dessus. C'est très-joli, & puis c'est si vieux ! Ah ! j'oubliais de vous dire que le roi fit couper toutes les têtes de nos chênes ; c'était une punition de ce temps-là, & qui est passée de mode comme les oreilles d'âne.

Personne ne veut coucher dans la chambre du sire de Mantkler, excepté papa, qui dort si bien qu'il n'a jamais rien vu. Ma bonne a rencontré un soir Cyprien III dans l'escalier ; il tenait une de ses belles-filles par les cheveux ; puis, tout à coup, sa main est tombée tout ensanglantée, & ma bonne est tombée aussi & n'a plus rien vu.

— Et votre grand-mère, qu'est-elle devenue ? lui dis-je.

— Elle est morte de honte, car les femmes du pays, qui étaient pourtant ses vassales, la suivaient en hurlant chaque fois qu'elle sortait du château. »

Quand onze heures sonnèrent, on se sépara après avoir reconduit la baronne chez elle.

« J'ai peut-être eu tort, lui dit le petit Henri, de vous raconter qu'on avait posé le corps du sire de Mantkler sur votre lit, mais l'année dernière maman a fait rebattre les matelas. »

Je souhaitai une bonne nuit à madame de Mareuil, tout en étant bien persuadé que sur le coup de minuit nous entendrions du tapage dans sa chambre ; je fis part de mes réflexions à la châtelaine, qui me répondit :

« Oh ! vous ne la connaissez pas. De sa vie elle n'a eu peur de quoi que ce soit ; elle se promène, la nuit comme le jour, à pied ou à cheval sur les routes ou dans les bois. Ce n'est pas une femme ! »

Je m'endormis en rêvant à la légende de Bouthing, à l'intrépide baronne & à ce bijou d'enfant

dont le babil m'avait amusé, & le lendemain, le soleil entrant par les meurtrières, formait des zones lumineuses dans ma chambre, que je dormais encore.

« Eh bien ! me dit le châtelain, en me secouant, est-ce que vous êtes venu dans ces lieux confortables pour vous reposer ? Allons donc, debout, en chasse ! Et, pour me réveiller tout à fait, il accompagna ces mots d'un vigoureux coup de la crosse de son fusil sur les dalles disjointes.

— Et la baronne ? dis-je en me frottant les yeux.

— La baronne dort ou se bichonne ; je ne suis chargé ni de la réveiller ni de la surveiller.

— Et Cyprien III est donc resté tranquille cette nuit ? ajoutai-je en étendant les bras, car j'avais positivement encore envie de dormir.

— Allons donc, cria de nouveau mon hôte, en marche ! Si vous ne tuez ni lièvres ni perdrix, je vous préviens que je vous ferai manger des souris, comme en ont mangé mes pères & mes tantes.

— Papa, je suis prêt, cria une voix argentine, & au même instant je vis paraître Henri, la éarabine au poing & le chapeau crânement enfoncé sur la tête ; deux chiens, plus grands que lui, se dressaient sur leurs pattes pour lécher la tartine qu'il mangeait. — Tiens, dit-il en m'apercevant, le capitaine n'est pas levé ! On se réveille donc à midi au régiment ?

— Je me suis endormi très-tard, répondis-je pour m'excuser, parce que je voulais savoir si la baronne ferait du tapage.

— Ah ! je n'y pensais plus à la baronne. Je vais lui demander si elle a bien dormi.

Son père n'eut pas le temps de l'arrêter ; il grimpa vingt marches tortueuses, et nous entendîmes la porte de madame de Mareuil qui s'ouvrait avec fracas.

Peu après, Henri revint triomphant.

« Elle n'a pas vu le revenant, elle n'a rien entendu, & elle va très-bien.

— Mais on n'entre pas comme cela sans frapper, lui dit monsieur de Bouthing.

— Qu'est-ce que cela fait ? Je ne l'ai pas réveillée, puisqu'elle buvait du lait & qu'elle a déjà lu le journal d'hier.

— Je vois que vous n'êtes pas en cérémonie avec la baronne.

— Parbleu ! c'est une vieille amie de maman.

— Vous l'aimez bien ?

— Oui, mais pas tant qu'Antoinette.

— Qu'est-ce que c'est qu'Antoinette ?

— C'est la fille d'une autre amie de maman. Je l'épouserai quand je serai grand.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans.

— Mais vous n'en avez que dix.

— Qu'est-ce que cela fait ? Dans huit ans, je serai aussi vieux qu'elle.

— Non, elle sera toujours plus vieille que vous. Quand vous aurez dix-huit ans, elle en aura vingt six.

— Tiens, c'est vrai cela, je n'y avais jamais pensé ; mais ça m'est bien égal.

— Mademoiselle Antoinette sera mariée depuis longtemps avant même que vous soyez bachelier.

— Oh ! non, il n'y a pas de danger ; Antoinette ne veut pas se marier.

— Elle vous attend ?

— Je ne dis pas cela, répondit modestement l'enfant en jouant avec la bandoulière son fusil.

— Allons, reprit en riant monsieur de Bouthing, assez causé comme cela ; j'ai des ouvriers à surveiller, & je vais à pied à l'endroit où nous commencerons à chasser. Henri va vous y conduire, &, en route, il vous fera ses confidences. »

Un quart d'heure après, je descendais dans la cour, où Henri m'attendait en tenant par la figure un grand cheval attelé à un petit panier.

Je montai dans le panier ; l'enfant prit les guides, & nous partîmes à fond de train.

Quand je vis le vieux castel éclairé par le soleil du matin, je lui trouvais un aspect un peu moins lugubre ; pourtant il était bien vieux & digne de servir d'habitation à l'âme d'un seigneur assez déloyal pour avoir fait manger des souris à ses belles-filles. Les douves à demi comblées protégeaient un petit potager contre l'invasion des troupeaux ; de belles, vaches du Maïpe s'éprouvaient dans l'herbe trempée par la rosée ; des fils de la Vierge s'étendaient d'arbre en arbre ; tout avait un aspect agreste & matinal qui réjouissait la vue.

Nous arrivâmes, après une demi-heure de marche, à une ferme assise au milieu de champs entourés de fossés profonds et ombragés d'arbres séculaires.

« Tenez, me dit Henri en m'en montrant un dont la tête était coupée, voilà encore un chêne du temps de Cyprien de Mantkler.

— Mais, lui répondis-je, c'était fort injuste de sévir contre les arbres des domaines de Bouthing qui n'appartenaient pas au sire de Mantkler.

— Si fait, monsieur, ils lui ont appartenu ; il était si rusé, qu'il avait tout pris à notre grand-mère. Notre grand-mère était aussi une très-vieille femme ! Le bon Dieu a dû bien la punir dans l'autre monde, car une mère qui est méchante pour ses enfants, c'est si rare et si laid ! »

Une fermière très-accorte vint au-devant de nous ; elle s'excusa sur l'absence de son mari & de ses garçons qui étaient aux champs ; il n'y avait personne à la maison pour dételier le cheval ; mais en deux minutes, Henri fit la chose avec une prestesse admirable. Pendant qu'il arrangeait sa bête à l'écurie, j'entamai la conversation avec la paysanne, qui, après m'avoir parlé de ses chances de perte & de gain pour la saison, me dit qu'elle avait de bons maîtres, & que c'était dommage qu'ils vinssent si rarement dans le pays.

« C'est que, dis-je, le château a besoin de réparations ; dans l'état où il est, on ne peut guère y demeurer longtemps.

— Et puis, reprit la fermière en faisant de la tête

un signe mystérieux, c'est qu'on ne peut y demeurer en paix.

— Ah! dis-je pour la faire parler, les voisins sont désagréables.

— Les voisins! Il ne s'agit guère des voisins, monsieur; il y a pis que cela.

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous ne le savez pas?

— Mais non, puisque je vous le demande.

— Eh bien! il y a des esprits.

— Vraiment! Et que font-ils?

— Ce qu'ils font? *Pardine*, des misères aux vivants! C'est tout de même drôle que monsieur ne vous en ait pas parlé; après cela, je sais bien qu'on n'aime pas à raconter les choses qui se sont passées en famille.

— Ah! ce sont des esprits de la famille?

— Oui, monsieur; c'est un beau-père, une âme noire comme le diable, qui sort la nuit de son tombeau pour appeler les âmes qu'il tourmentait en son vivant, & pour entraîner en enfer celles de leurs descendants.

— Oh! quel vilain rôle il joue là! Et avez-vous vu quelquefois ce méchant esprit?

— Non, monsieur; grâce à Dieu, je ne l'ai jamais vu. Pour le voir, il faut loger au château, & on me donnerait en toute propriété ces belles terres que nous faisons valoir, à la condition de passer une seule nuit dans cet endroit maudit, que je n'y consentirais pas.

— Mais, enfin, qu'a fait cet esprit?

— En son vivant, monsieur, il a mangé ses belles-filles à la sauce *aux oubliettes*.

— Ah! quelle horreur! Et qu'était-ce donc que cette sauce-là?

— C'était une sauce où *ce qu'on* mettait des souris comme les gens du château mettent à présent des champignons dans ce qu'ils accommodent.

— C'est épouvantable, ma chère dame, ce que vous me racontez là.

— N'est-ce pas, monsieur, que cela fait frémir? Aussi cet homme qui a mangé tout cela a toujours soif dans l'autre monde.

— Ça ne m'étonne pas; l'estomac humain n'est pas fait pour digérer deux belles-filles & des souris.

— Aussi, quand il apparaît, c'est toujours pour demander à boire; il hante la fontaine des Frênes, & lorsqu'il veut y tremper ses lèvres, il grandit, grandit & disparaît au milieu des flammes. C'est comme qui dirait un chien enragé qui a toujours soif & qui ne peut jamais boire. Ça lui est défendu pour toute l'éternité, & autant de siècles passeront, autant à chaque nuit de tous ces siècles il y aura de mortelles souffrances pour lui. Il paraît que les deux demoiselles qu'il a mangées lui grattent le gosier avec leurs ongles.

— Elles en ont bien le droit.

— Ça, c'est vrai, monsieur; mais ça n'en est pas moins pénible pour lui.

— Voilà papa qui arrive, dit Henri en reprenant son fusil qu'il avait laissé dans la voiture. »

Nous entrâmes en chasse. Henri & son père sautaient légèrement les fossés; je fis bientôt comme eux, mais il faut avouer que, dans ce pays-ci, la chasse est *diablement* fatigante.

« Vous verrez comme Antoinette saute bien les fossés, » dit Henri, qui n'oubliait jamais sa petite amie.

Chemin faisant, il ramassait des noisettes & les mettait dans ses poches pour les offrir à Antoinette. Quand nous revînmes à la ferme, il dit à la fermière :

« Demain, je viendrai avec une demoiselle qui aime le pain noir & la crème; vous nous réserverez ce que vous aurez de meilleur. »

Monsieur de Bouthing riait.

« Vous verrez Antoinette aujourd'hui, me dit-il; elle arrive ce soir. »

Les perdrix partaient de tous les côtés sous le nez de nos chiens, & nous trébuchions dans les lièvres. Bouthing est un pays de *Cocagne* pour la chasse, & cela se comprend facilement, car les terres sont immenses, soigneusement gardées, & depuis quarante ans, les propriétaires ne chassent guère que pendant quinze jours de l'année.

A notre retour au château, Henri se mit sur son *trente et un* pour recevoir sa chère Antoinette.

Si monsieur de Bouthing ne m'avait pas affirmé qu'elle avait dix-huit ans, je lui en aurais donné douze ou treize au plus. Sa physionomie, très-intelligente, du reste, a une expression tout enfantine, & après le dîner, elle se mit à jouer avec Henri comme si elle eût été de son âge.

La baronne de Mareuil exprimait sans ménagements son ressentiment contre le défunt sire de Mantkler de ce qu'il n'avait pas daigné se montrer à ses yeux.

« Il viendra peut-être cette nuit, lui dit madame de Bouthing.

— Il me doit bien cela; car je suis venue ici autant pour lui que pour vous. Il y a vingt ans que j'ai envie de faire sa connaissance. »

La nuit se passa encore calme & silencieuse. Le revenant & la baronne dormirent chacun de leur côté.

Le lendemain, la colère de madame de Mareuil n'avait plus de limites.

« Comment! dit-elle, je meurs d'envie de converser avec un habitant de l'autre monde, & je ne puis rencontrer celui-ci, que chacun voit & que chacun fuit.

— Pardon, madame, dit en riant le châtelain, chacun le fuit, mais personne ne le voit.

— Si madame la baronne veut aller à minuit au bord de la fontaine des Frênes, elle rencontrera le damné, dit le valet de chambre en offrant du filet de lièvre à madame de Mareuil.

— Ah ! vraiment ! en ce cas, j'irai cette nuit même. »

A l'heure où l'on se séparait, la baronne demanda les clefs du château & se munit d'une lanterne.

« Vous suivrez le petit sentier le long du verger, lui dit monsieur de Bouthing; puis vous tournerez à gauche, contre la tour démantelée; vous passerez la brèche & vous prendrez l'avenue de marronniers. Au bout de cette avenue vous trouverez une prairie resserrée entre deux haies élevées. Au milieu de cette prairie, dans un creux assez profond, vous verrez un bouquet d'arbres qui ombragent la mare des Frênes.

— C'est bien, dit la baronne; je partirai dans une heure & je trouverai mon chemin.

— Je ne veux pas la contrarier, me dit mon hôte quand elle fut rentrée chez elle, car elle a une tête qui ne supporte pas l'opposition; mais je vais la suivre à son insu. Je suis très-certain qu'elle ne rencontrera pas le tyran de mes ancêtres, mais elle pourrait fort bien rencontrer un ivrogne attardé, voir sur son chemin une ombre bizarre, & prendre peur.

— Quant à avoir peur, dit madame de Bouthing, je vous garantis que Marguerite n'aura pas peur; elle ne craint ni les vivants ni les morts.

— C'est ce que nous verrons bien.

— J'irai avec vous, dis-je.

— Volontiers.

— Et moi aussi ! s'écria Henri.

— Toi, tu vas te mettre dans ton lit, où tu devrais être depuis une heure au moins. »

Nous descendîmes dans la salle à manger, & après avoir éteint nos bougies, nous attendîmes que madame de Mareuil se mît en route. Bientôt la terne lueur de sa lanterne vint éclairer l'escalier; elle ouvrit avec peine une lourde porte dont la serrure était rouillée, & la referma soigneusement.

« Elle n'a pas encore peur, me dit monsieur de Bouthing, car elle n'oublie rien. »

Nous passâmes par une fenêtre, & nous suivîmes à distance la lanterne, qui nous servait de phare.

La baronne marchait d'un pas assuré, & en moins d'un quart d'heure elle arriva à la mare des Frênes.

Si jamais endroit prêta aux mystères fantastiques, c'est assurément celui-là. La prairie forme une espèce d'entonnoir qui sole la mare en la laissant sans horizon. L'eau dormante est couverte d'une mousse verdâtre sous laquelle se fait entendre le monotone coassement des grenouilles, & les frênes, en entremêlant leurs branches au-dessus de cette source solitaire, rendent la nuit plus profonde.

La baronne avait marché si vite, qu'elle arriva tout essoufflée, & elle s'assit dans l'herbe malgré la fraîcheur de septembre. Sa lanterne, posée à côté d'elle, projetait sur la mare une lueur sinistre. Nous avions pu nous cacher derrière des

saules, à trente pas d'elle. Elle attendit patiemment durant dix minutes environ, puis, se levant tout à coup, elle dit d'une voix lente & solennelle :

« Esprit maudit, si tu as le pouvoir d'apparaître aux humains, viens à moi ! Je ne te crains ni ne te hais, & je voudrais te voir. »

Pas un souffle ne répondit à cet appel. Le vent de la nuit semblait arrêté; les grenouilles, effrayées sans doute, se taisaient aussi; les feuilles même ne frémissaient plus.

La baronne frappa le sol de son pied.

« Viens donc, reprit-elle; viens me dire tes souffrances, & si tu le veux, je prierai Dieu pour toi.

Le fantôme, indifférent à ces charitables propositions, demeura dans le royaume des ténèbres, & la baronne en fut pour ses avances.

« Si nous nous amusions à lui faire peur, » dis-je à monsieur de Bouthing.

Il me serra fortement le bras pour m'imposer silence.

« Il a parlé ! il m'a répondu ! s'écria la baronne enchantée. Esprit maudit, j'ai entendu le son de ta voix; montre-toi donc et parle encore. »

J'eus peine à contenir un éclat de rire en m'entendant ainsi appeler *esprit maudit* ! Monsieur de Bouthing avait autant de peine que moi à réprimer son hilarité, mais il me dit très-bas :

« Silence, je vous en supplie ! »

Madame de Mareuil, amadouée par le son de sa voix, semblait vouloir passer la nuit là. Elle recommença ses offres de services, ses invocations & ses assurances de pitié pour les peines du damné, mais tout fut inutile; le seigneur Cyprien resta insensible à tant de grâce, & comme j'étais fort mal à mon aise dans mes roseaux & que je désirais ne pas prolonger la faction, je restai aussi muet qu'un poisson.

Il faisait un froid de loup. Heureusement, elle finit par s'en apercevoir, & enfin s'en alla.

Quand nous fûmes assez loin derrière elle pour pouvoir échanger quelques paroles sans être pris pour des âmes en peine, je demandai à monsieur de Bouthing pourquoi il n'avait pas voulu mettre à l'épreuve l'intrépidité de la baronne.

« Parce que, me dit-il, si elle avait eu peur, elle ne me l'aurait pardonné de sa vie. C'est une aimable personne, qui n'est pas commode tous les jours, & que j'ai vue très-souvent beaucoup moins obligeante pour les vivants que pour les morts. Ma femme l'aime, & moi aussi, du reste, car elle est franche toujours & bonne quelquefois; mais il vaut mieux l'avoir pour amie que pour ennemie, & je ne me soucie pas de me brouiller avec elle pour des histoires de revenants. »

Madame de Mareuil entra dans sa chambre. A peine y était-elle, que des cris horribles vinrent frapper nos oreilles. Nous courûmes à son secours, sans pouvoir nous rendre compte de ce qui lui arrivait.

Une pensée traversa mon esprit tandis que je montais quatre à quatre les marches rongées de l'escalier. Nous avions laissé une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, & un malfaiteur s'était peut-être introduit dans le château en notre absence. Monsieur de Bouthing eut le même soupçon.

Nous entrâmes chez la baronne, qui, à genoux au pied de son lit, roulait sa tête dans ses couvertures. Sa lanterne était tombée au milieu de la chambre, & une chauve-souris tournait rapidement autour du cercle lumineux.

Madame de Bouthing ne répondit à aucune de nos questions, & continua à pousser des cris perçants en cachant sa tête & se tordant convulsivement.

Monsieur de Bouthing visita les tourelles, tandis que je relevais la lanterne & que je la posais sur une table autour de laquelle la chauve-souris se mit à tourner avec acharnement.

Madame de Bouthing arriva bientôt avec le petit Henri & les domestiques, chacun tenant une lumière, de sorte que la chauve-souris effarée ne savait plus autour de qui elle devait tourner.

« Qu'as-tu donc ? » dit la châtelaine en prenant son amie dans ses bras.

Les domestiques se regardaient mystérieusement & répétaient le nom maudit qui, depuis cinq cents ans, porte la terreur dans la contrée.

La baronne voulut répondre; elle releva la tête, mais aussitôt un cri strident sortit de sa poitrine, & elle retomba le nez sur son lit, en croisant avec désespoir ses mains sur sa tête.

« Mais qu'a-t-elle donc ? mon Dieu ! » dit madame de Bouthing à son mari.

— Je n'en sais, ma foi, rien, lui répondit-il; elle me fait l'effet d'avoir l'esprit troublé. »

La baronne, par un suprême effort, leva de nouveau ses regards vers le plafond; puis, frémissante de terreur, elle s'écria :

« La voilà ! la voilà ! »

Et de sa main tremblante elle désignait la chauve-souris, qui continuait à tourner comme un cheval dans un manège.

« Est-ce donc cela qui vous fait peur, madame ? » m'écriai-je.

La baronne répondit par un signe de tête affirmatif.

Alors chacun se mit à poursuivre la chauve-souris, qui, après avoir pris effrontément ses ébats au nez de tous, eut tout à coup fort à faire pour pourvoir à sa sécurité. Notre hôte lui lançait tous les projectiles qui se trouvaient sous sa main; il était sans pitié pour le mobilier de ses pères, & peu s'en fallut qu'il ne lançât la baronne avec le reste. Le petit Henri avait pris un balai, & moi je m'étais emparé des pincettes. A mesure que la bête atteinte ou effrayée se posait quelque part, j'essayais de la pincer; mais, plus rusée que moi, elle m'échappait incontinent. La baronne ne cessait pas de pousser des cris déchirants; elle ne voulait ni se relever ni écouter les raisonnements

de son amie, qui lui affirmait que jamais on n'avait ouï parler d'aucun malheur arrivé par le fait d'une chauve-souris. Mademoiselle Antoinette & Henri riaient de tout leur cœur. Cet âge est sans pitié !

Enfin la chauve-souris disparut.

« Elle est sortie par la fenêtre ! » s'écria-t-on victorieusement de tous côtés.

Alors la baronne, relevant la tête, nous montra un visage décomposé par la terreur. Elle voulut se lever, mais elle chancelait sur ses jambes; un frisson parcourut ses membres, & elle retomba assise sur son lit en cachant sa figure dans ses mains. Elle finit pourtant par s'excuser du tapage nocturne qu'elle avait fait, & elle reconnut avoir une antipathie très-grande pour les chauves-souris.

« Parbleu ! lui dit le châtelain tout essoufflé, c'est une antipathie que vous manifestez sans contrainte.

— Enfin elle est partie, reprit madame de Mareuil; vous l'avez tous vue sortir, Dieu veuille qu'elle ne revienne pas ! »

Pour dire la vérité, personne n'avait vu partir la chauve-souris; seulement on ne la voyait plus & on espérait qu'elle avait eu le bon esprit de s'en aller par la fenêtre ouverte. On souhaita le bonsoir à la baronne, & chacun rentra chez soi.

Nous étions à peine couchés, que des cris déchirants firent de nouveau vibrer les échos de la vieille maison.

Je me levai bien vite, & je rencontrai le châtelain, qui commençait à trouver la baronne un peu trop turbulente.

« Elle ne dormira donc jamais ? dit-il; elle nous fait courir de minuit à deux heures du matin après les esprits, et de deux à cinq heures après les chauves-souris. Que le bon Dieu la bénisse ! »

En ce moment, les bénédictions demandées par monsieur de Bouthing ne semblaient pas descendre du ciel sur la tête de la baronne, car ses hurlements redoublaient.

La chauve-souris n'était pas partie; elle tournait avec arrogance autour de la malheureuse baronne; mais cette fois je fus vainqueur, combattant en champ clos & corps à corps ! D'abord, d'un coup de mouchoir j'abattis l'ennemi, qui se releva & vint se heurter contre ma poitrine. Étourdie par le choc, elle n'avait plus conscience de ce qu'elle faisait. Je la rejetai vivement à terre, car, sans partager l'aversion de la baronne, je n'avais pas envie de réchauffer cette sale petite bête sur mon cœur. Elle retomba sur une toilette qui était au milieu de l'appartement; je l'avais très-distinctement vue tomber & je ne pouvais plus la retrouver. Tout à coup je m'aperçus que le faux chignon de la baronne, posé sur cette toilette, s'ébranlait; la chauve-souris avait accroché ses griffes velues dans les belles tresses qui, de huit heures du matin à onze heures du soir, ornent la tête de madame de Mareuil. Je saisis le vilain oiseau avec les pincettes, je l'écrasai sous le talon de ma botte,

& je déposai son cadavre sanglant aux pieds de la baronne; mais elle ne voyait rien : elle était pâme d'effroi & ne me dit même pas merci.

La peur rend égoïste et ingrat !

Le lendemain, madame de Mareuil était pâle, silencieuse, abattue ! Je me demandais comment une bête aussi petite qu'une chauve-souris pouvait avoir une aussi grande influence sur le moral d'une femme qui bravait la solitude de la nuit, qui entreprenait des excursions à travers des champs semés de légendes fantastiques & évoquait les morts.

La nuit revint & les chauves-souris avec elle. D'où sortaient-elles ? c'est ce que nous ne pûmes savoir. De la cheminée, du plafond, des tourelles, de tous côtés elles apparaissaient comme des ombres vengeresses de leur compagne mise à mort par moi. Cela me piqua au jeu, & je me mis à pourfendre cette nuée d'ennemies qui troublaient la raison de la baronne. J'en jetai cinq sur le carreau; mais à mesure qu'il en tombait une, d'autres semblaient renaître de ses cendres. La nuit entière se passa dans cette lutte étrange; tout le monde était sur pied dans le château, & les rares paysans qui osent s'attarder dans ces dangereux parages durent croire que Satan lui-même était venu faire la fête à Bouthing.

Les châtelains & leurs domestiques trouvaient madame de Mareuil incontestablement plus gênante que le terrible sire de Mantkler.

Enfin l'aurore parut; la baronne envoya chercher des chevaux de poste & partit.

Le jour même, je revis la fermière qui m'avait parlé du revenant de Bouthing.

« Eh bien ! me dit-elle d'un air triomphant, vous voyez, monsieur, qu'il se passe de terribles choses dans le château; vous n'aviez pas l'air de me croire, l'autre jour, quand je vous racontais ce que nous savons dans le pays depuis des siècles, mais à présent vous me croyez, j'espère, vous avez vu !

— Moi ! je n'ai rien vu du tout.

— Comment, monsieur, vous n'avez rien vu; c'est pour vous gausser de moi que vous me dites ça, mais je sais bien que vous avez été le plus brave ! Ah ! les militaires, ça ne craint rien, c'est bon à tout ! Ça vous vaudra de l'avancement, bien sûr. Il se trouvera bien quelqu'un pour raconter ça à votre général, qui vous nommera colonel si vous ne l'êtes pas déjà.

— Je ne le suis pas & je ne mérite pas de le devenir pour avoir tué des chauves-souris.

— Des chauves-souris ! Vous voulez me faire croire que c'étaient des chauves-souris ! Allez dire cela à d'autres, mon bon monsieur, on n'est pas si bête qu'on en a l'air, & on sait bien reconnaître les esprits d'avec les chauves-souris. Les oiseaux que vous avez tués vivaient depuis plus longtemps que vous & moi, allez ! ce sont les derniers qui ont assisté autrefois le sire de Mantkler, qui, à présent, hantent avec lui le château pour tour-

menter nos maltres. Savez-vous ce qu'il leur faut ? De l'eau bénite & des prières, & ils s'envoleront bien vite ! »

Il était inutile d'essayer de convaincre la paysanne, & je retournai au château pour accompagner madame de Bouthing, Antoinette & sa mère, qui voulaient aller à Craon. La pluie commençait à tomber, & on n'avait amené à Bouthing que des voitures découvertes.

« Qu'est-ce que cela fait ? dit Antoinette, nous avons des imperméables.

— Vous êtes bien heureuses, leur répondis-je.

— Vous n'en avez pas ?

— Non, mademoiselle.

— Je vais vous chercher celui de maman, qui ne viendra pas avec nous parce qu'elle a peur de la pluie.

— Mais, mademoiselle, je vous en prie...

— Ah ! ne faites pas de cérémonies. »

Elle disparut aussitôt, & revint bien vite avec un vêtement de drap foncé qu'elle me jeta sur le dos. La pluie redoublait, j'étais ravi d'être à l'abri, & je me prélassais dans le spacieux vêtement de l'obligeante douairière.

Nous descendîmes à l'hôtel du duc d'Anjou. Le duc est peint sur l'enseigne; son teint hâve, ses yeux hagards & sa mine cruelle ne donnent pas au voyageur le désir de s'arrêter chez lui; pourtant, c'est le meilleur hôtel de la localité, & le cheval qui me conduisait tourna de lui-même dans l'étroite cour.

« Ah ! ma chère dame ! s'écria l'hôtesse en s'élançant au-devant de madame de Bouthing, je sais que vous avez encore eu bien des tracasseries; quelle misère, mon Dieu, d'être tourmenté comme ça ! Les gens qui sont dans l'autre monde devraient bien y rester; nous n'allons pas les y trouver, ainsi qu'ils fassent comme nous. En votre place, voyez-vous, je lui jouerais un tour, je démolirais le château : ce serait une perte, c'est vrai, mais qu'est-ce que ça fait ? vous êtes riches, & vous rattraperez ça sur autre chose.

— Mais que vous a-t-on raconté ? répondit madame de Bouthing, impatientée.

— La vérité, ma chère dame, la pure vérité; le postillon qui a été chercher cette pauvre dame a tout appris. Ah ! voyez-vous, votre maison a une si mauvaise réputation que vous ne trouveriez pas dans le pays une ouvrière qui consentît à coucher chez vous quand même vous la payeriez un louis d'or par jour, & pour mon compte, plutôt que de demeurer dans votre château, j'aimerais mieux passer la nuit comme une enseignette à ma propre porte.

— A côté du duc d'Anjou, dit Antoinette.

— Oui, ma belle demoiselle, car les voyageurs qui s'arrêtent ici sont tous vivants, en chair & en os; ils boivent et mangent comme vous & moi.

— C'est fort heureux pour vous, car des esprits ne rapporteraient pas grand-chose dans un hôtel, reprit Antoinette.

— Ah! qu'ils m'ennuient tous, ces braves gens, avec leurs contes de la mère l'Oie! s'écria madame de Bouthing. Marguerite, avec ses maudites chauves-souris, a ravivé tout cela, & nous en avons au moins pour deux cents ans. »

La pluie continuait à tomber à torrents, je n'avais pas de parapluie, & je regardais le ciel avec découragement.

— Gardez donc le mac-ferlane de maman, vous ne serez pas mouillé, » me dit Antoinette.

Ce mac-ferlane me paraissait avoir une forme des plus masculines, & je trouvai très-doux d'accepter la proposition. J'avais quelques courses à faire, & je descendis en ville par la promenade où se tenait la foire; je voyais chacun rire sur mon passage, & je me disais: « On m'a vu arriver dans la voiture des Bouthing, & ce sont les chauves-souris qui occupent ces imbéciles. »

Bientôt, en effet, j'entendis murmurer :

« C'est le revenant de Bouthing! »

— Il a des chauves-souris dans le dos! »

Et d'autres disaient :

« C'est un pari qu'il a fait. »

Enfin, un gamin s'approcha de moi & me dit, en mettant le pouce à l'extrémité de son nez & en agitant ses quatre autres doigts: « Bonsoir, mademoiselle. »

Un peu plus loin, un autre gamin se mit à me suivre en m'appelant : *Prie-choux*.

Cette fois la patience me fit défaut, & d'un coup de pied, j'envoyai l'insolent gamin rouler dans le ruisseau, puis j'entrai dans un bureau de tabac. La dame du comptoir me reçut poliment & me servit sans rire: « Au moins, pensai-je, en voici une qui ne connaît pas mes aventures. Mais je me retournerai pour allumer mon cigare, & j'entendis derrière moi un éclat de rire étouffé.

« Ah ça, madame, qu'est-ce qui vous rend donc si joyeuse? dis-je assez brusquement.

— Rien, rien, monsieur.

— Pourtant vous me riez au nez.

— Non, monsieur, pas au nez. »

Au moment où j'allais insister pour obtenir une explication, je partis moi-même d'un éclat de rire. Deux glaces, placées en face l'une de l'autre, venaient de me renvoyer mon image vue de dos.

Le mac-ferlane de la douairière était orné de deux choux en taffetas noir qui retenaient des plis gracieusement arrondis.

— Maudite petite fille! m'écriai-je en arrachant le mac-ferlane aussi impétueusement que les prophètes arrachaient leurs vêtements en signe de douleur.

— Ah! me dit la dame du comptoir, vous avez pris sans vous en apercevoir le caoutchouc de votre demoiselle. »

Ceci mettait le comble aux revers que j'ai essayés à Craon!

Voyons, mon cher Fabien, dis-moi, sans détours, si mes traits indiquent que je puis être père d'une

filles assez grande pour porter un vêtement de douairière? »

A mon retour à l'hôtel du duc d'Anjou, je ne pus m'empêcher de jeter sur Antoinette un regard très-froid.

« Vous êtes fâché, s'écria-t-elle, c'est à cause des choux! Oh! pardonnez-moi, c'était si drôle! »

Mon ressentiment se fondit sous les paroles de la gentille enfant, comme la glace se fond au soleil.

« Avez-vous réellement dix-huit ans? lui demandai-je.

— J'en ai dix-neuf.

— Et est-il vrai que vous ne voulez pas vous marier?

— Oui, c'est vrai.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'aime la liberté.

— Mais une jeune fille n'est pas libre.

— Je vieillirai, monsieur, & alors, n'ayant pas de maître, je ferai tout ce que bon me semblera.

— Et que ferez-vous?

— D'abord, je me promènerai seule, & puis, je dresserai des chevaux. J'aurai peut-être encore d'autres fantaisies, mais, pour le moment, voilà les deux choses que je désire le plus, car rien n'est insupportable comme de sentir toujours quelqu'un derrière soi, & de monter des chevaux obéissants qui vont à droite & à gauche comme en avant.

— Un mari vous laisserait sans doute sortir seule quelquefois, & puisque vous montez très-bien à cheval, il vous permettrait peut-être de monter des chevaux vifs.

— Je ne veux, monsieur, ni mari, ni autorité, ni permission; je suis heureuse avec maman, & quand je serai vieille, rien ne manquera à mon bonheur.

— Mais ce bonheur-là se fera encore attendre quelques années.

— Je l'attendrai.

— Vous me j'faites l'effet d'une petite personne bien déterminée.

— Je suis, en effet, très-déterminée à ne jamais me laisser imposer un maître. »

Madame de Bouthing me fit signe de ne pas prolonger la conversation, & quelques instants après, elle me dit que la résistance d'Antoinette à tout projet de mariage était un sujet de profond chagrin pour sa mère, & qu'il ne fallait pas, par une contradiction trop vive, l'exciter à développer ses théories.

« Cette enfant, continua madame de Bouthing, a été demandée vingt fois en mariage, mais les raisonnements de sa mère et de ses amis viennent se briser contre une opposition absolue à tout ce qu'on lui offre ou lui conseille.

Depuis lors, je n'ai plus taquiné mademoiselle Antoinette sur sa vocation pour le célibat; nous discutions sur ce sujet comme deux bons camarades, & elle m'a démontré que, des chevaux, des chiens & beaucoup de mouvement constituent en

ce monde le bonheur suprême. Henri continue à être en extase devant sa petite amie, qui va à la chasse, saute les fossés & grimpe sur les arbres avec lui.

Je me trouve très-bien ici, car les châtelains sont certes les gens les plus aimables qu'on puisse rencontrer, mais il n'est si bon gîte qu'il ne faille quitter, & demain, je dirai adieu à mes hôtes, à leurs chauves-souris, à l'indépendante Antoinette & à l'ombre du terrible Mantkler.

Saint-Malo, 20 septembre.

En quittant Bouthing, j'ai visité Rennes, où j'ai vu de vieux hôtels & une rivière d'encre. Je suis allé au château des Bachers : l'ombre de madame de Sévigné apparaît là, sinon aux yeux, du moins à l'imagination du visiteur, ému de se trouver au milieu de vivants souvenirs. Jamais aucun lieu historique ne fut conservé avec un plus pieux respect. Tout est resté intact ; chaque chose est à la place où madame de Sévigné l'a laissée ; ses objets de toilette, ses livres, son encier, sa plume, sont là ; on l'attend, on croit qu'elle va paraître.

Je me suis promené sur ce mail qu'elle a immortalisé ; ses orangers vivent encore comme son nom, comme son talent, comme sa mémoire ! Au fond du jardin, il y a un écho qui redit des phrases entières ; il les répète lentement & si distinctement qu'on croirait entendre une voix mystérieuse de l'autre monde, la voix de cette femme qui révéla la première à ses contemporains & à la postérité le charme & la souplesse de l'esprit français. Nul lieu ne parla jamais d'une manière aussi saisissante à mon âme enthousiasmée.

Vitré me retint aussi deux jours dans ses murs ; je rêvais à l'ombre de ses remparts, de ses bastions, de ses tours féodales ! L'hôtel des Sévigné est devenu une auberge.

J'allai à Vannes, à Sainte-Anne d'Auray, à Elven, à Carnac, à Quiberon, partout où un nom eut une page dans l'histoire de France ou de Bretagne. Je vis Lorient, Quimper & Brest ; je longeai les côtes, glanant des légendes sur les grèves battues par l'Océan & hantées par de mystérieux génies ; à chaque histoire nouvelle qui m'était racontée par le paysan sous le toit duquel je m'abritais, je revoyais en songe le vieux manoir de Bouthing, la gracieuse châtelaine, l'invincible Antoinette & le sire de Mantkler.

Je m'arrête enfin au château de Kerdolan, qui est piqué sur le haut d'un rocher comme un point sur un i. Les vagues se brisent contre ce rocher, qui forme un promontoire ; les tours de Kerdolan semblent suspendues entre le ciel et la mer. C'est un vrai nid d'aigles, & jamais esprit de l'autre monde ne pourra trouver plus fantastique séjour ; aussi le sire de Kerdolan vient-il souvent reposer son ombre tourmentée sur les pointes aiguës des rochers. On le voit surtout les jours de tem-

pête, & ses yeux qui lancent des éclairs de feu trompent les navigateurs ; ils prennent cette lueur sinistre pour la lumière d'un phare, & viennent se briser contre les rochers. C'est que le seigneur de Kerdolan exerce sa vengeance d'outre-tombe sur les marins ; il plane comme un génie malfaisant sur le navire qui s'approche de la côte, ou sur la barque du pêcheur attardé. Les matelots du pays le connaissent, se signent à son approche & passent près de lui en chantant un cantique à la vierge Marie ; alors, il perce les airs d'un éclat de rire strident & disparaît dans les flots ; mais une écume se forme à la surface & indique la place qui cache dans ses profondeurs l'esprit maudit.

Je priai le châtelain de Kerdolan de me faire connaître la ténébreuse histoire de son ancêtre.

« La pauvre âme est fort à plaindre, me dit-il, si toutefois la chronique est fidèle en ses récits : Pierre de Kerdolan était pauvre, & fut élevé par charité dans le château qui appartenait à son oncle. Cet oncle avait une fille unique, belle comme une madone, pieuse comme une sainte, douce comme un ange ! Pierre aimait sa cousine ; c'était naturel, n'est-ce pas ? Enfermés ensemble dans ce manoir, qui était alors une forteresse, il préférait regarder les beaux yeux de Blanche de Kerdolan que les mouettes qui volaient au-dessus de l'Océan. Mais Blanche était riche, & déjà en ce temps-là, Bretons et Français, connaissaient la valeur de ce métal qui dirige si souvent les destins & les cœurs. »

Un jour, Pierre ayant revêtu l'habit de voyageur, se présenta devant son oncle et sa cousine : Je pars, dit-il, & si jamais je reviens en Bretagne, j'apporterai avec moi des trésors assez considérables pour acheter les plus belles terres du pays, & alors, Blanche, si vous voulez être ma femme, vous serez la dame la mieux placée & la plus puissante de toute la contrée. Attendez-moi cinq ans, & si à cette époque je ne suis pas revenu, vous planterez une croix noire sur la falaise & vous prierez Dieu pour moi.

« J'attendrai ! dit Blanche.

— Que Dieu vous garde, mon fils ! » ajouta le vieux seigneur.

Il eût été plus sage de se contenter de la fortune de Blanche, car il y avait parts pour deux ; mais le démon de l'argent germait déjà dans ces âmes, ancêtres des nôtres.

Pierre partit ; cinq années s'écoulèrent, & il ne revenait pas.

Il voguait vers des pays lointains, où les arbres sont aussi élevés que des montagnes, où les feuilles servent de toiture, où l'herbe est plus haute que les humains ! Les serpents rampent sur le sol, les lions rugissent, les panthères tournent autour de leurs victimes ; mais la terre cache de l'or dans son sein, et Pierre cherchait cet or.

Il en trouva beaucoup, & aussi des diamants plus resplendissants que le soleil, & des pierreries brillantes de mille couleurs diverses. Il était riche,

plus riche que l'aîné de sa race, plus riche que le duc de Bretagne.

Mais il n'avait pas de navire pour revenir en Europe; enfin il rencontra un bâtiment anglais, & il dit au capitaine : « Si vous voulez me déposer sur la côte nord de mon pays, je payerai la solde de vos matelots, vos approvisionnements, votre vaisseau tout entier, car je suis assez riche pour acheter un royaume. Ces tonnes sont pleines d'or & de pierreries, jetez-les à fond de cale, elles serviront de lest à votre navire. »

Et, chemin faisant, dans la solitude de l'Océan, le confiant Breton raconta au traître Anglais comment il était parti pour conquérir Blanche, la noble héritière. Il y a cinq ans que je suis parti, disait-il, elle est dégagée de ses serments ! Qui sait ce qui m'attend là-bas ? Une croix de bois noir, peut-être ? Ah ! le vent ne souffle pas dans vos voiles, les vagues ne soulèvent pas votre navire, la Bretagne & Blanche sont loin de nous ! Pierre se penchait sur l'abîme : il invoquait les flots, il invoquait l'aiglon, il invoquait la fortune, mais n'invoquait pas Dieu, auquel il ne pensait jamais.

Enfin, il aperçut, un matin, une grande ligne brune dorée par le soleil. — *Land ! Land !* crièrent les matelots.

Et Pierre reconnut le sol natal ! On approchait ; déjà les objets devenaient plus distincts. Les rochers de Kerdolan se détachaient sur le ciel bleu ! L'oriflamme flottait sur le château !

Quand le navire fut en face de Kerdolan, le capitaine anglais dit à Pierre :

« Voilà, n'est-ce pas, le château de vos pères ?

— Oui, répondit-il.

— C'est là que Blanche vous attend ?

— Oui, dit encore Pierre.

— Eh bien ! vous verrez demain une croix noire sur le rocher, puis des feux de joie au château, car j'épouserai Blanche, votre fiancée. »

Sur un signe du capitaine, quatre matelots se jetèrent sur Pierre, lui garrottèrent les pieds & les mains, & l'attachèrent au grand mât ; puis on alla quérir à fond de cale tous les trésors, & on les chargea sur des barques qui les portèrent au rivage. L'Anglais avait revêtu un brillant costume, il était beau et triomphant ! Pierre vit tout cela sans pouvoir faire un seul mouvement.

Il resta ainsi deux jours et deux nuits ; il aperçut bientôt sur la falaise la croix noire, dernier adieu de sa fiancée, puis apparut à ses regards le vieux château de ses ancêtres illuminé, & à côté de la bannière de Kerdolan, les couleurs de l'Anglais.

Quand le supplice de son âme fut complet, les matelots, qui avaient reçu les ordres de leur maître, détachèrent Pierre & lui dirent : « Recommande ton âme à Dieu, car tu vas mourir !

— Non, cria Pierre, je ne demande rien à Dieu ; je me vengerai sur lui dans l'autre monde. »

Et il s'élança dans les flots.

Voilà pourquoi depuis trois siècles, l'Océan est troublé par cette âme maudite.

Durant ce récit, mademoiselle Berthe de Kerdolan regardait son père avec des yeux remplis de larmes ; on eût dit que, pour la première fois de sa vie, elle entendait parler des aventures lamentables de son arrière-cousin.

« C'est une âme maudite, il est vrai, dit-elle, mais il faut convenir que jamais torture plus horrible que la sienne ne fut imposée à un chrétien.

— Berthe, me dit le châtelain, a une grande compassion pour le revenant de Kerdolan ; elle prie Dieu pour lui, &, le croiriez-vous ? elle a fait poser sur la falaise une croix de marbre noir, à la place où la tradition indique que se trouvait la croix de bois. »

J'avais bien souvent, l'hiver dernier, dansé à Paris, avec mademoiselle de Kerdolan, sans me douter qu'à travers les siècles, sa tendre compassion remontât jusqu'aux figures légendaires.

« L'histoire raconte-t-elle comment le traître Anglais s'y prit pour faire si promptement oublier à Blanche son fiancé ? demandai-je.

— Certainement, reprit monsieur de Kerdolan, l'histoire raconte cela & bien d'autres choses encore. Quand le capitaine entra dans le château, il fut reçu dans le salon sans doute, & mettant un genou en terre devant Blanche, il lui dit : « A la triste nouvelle que j'apporte, belle demoiselle, vos beaux yeux vont pleurer. Pierre, votre cousin, est mort ! »

Blanche jeta un grand cri & resta sans mouvement.

Quand elle ouvrit les yeux, le bel Anglais était toujours à ses genoux. Cinq années s'étaient écoulées, & le souvenir de Pierre s'était amoindri dans le cœur de Blanche.

L'Anglais, dont le noble visage ne trahissait pas la laideur de l'âme, fit entrer ses matelots qui portaient les précieuses tonnes, qu'il défonça, & l'or & les pierreries roulèrent sur le sol.

« Tout cela est à moi, dit-il au sire de Kerdolan ; voulez-vous me donner la main de votre fille ? »

Mon ancêtre, ébloui, répondit :

« Oui.

— Et Blanche, que dit-elle ? m'écriai-je.

— Hélas ! reprit monsieur de Kerdolan, Blanche, il faut l'avouer, aimait les richesses ; elle dit aussi :

— Oui.

— Je suis obligé de retourner pour quelques jours seulement dans mon pays, ajouta l'Anglais ; je vous laisserai ces trésors, mais en échange je veux que Blanche soit ma femme avant mon départ.

— C'est juste, répondit le sire de Kerdolan.

— J'y consens, » ajouta Blanche.

Le mariage eut lieu le lendemain, & voilà pourquoi Pierre avait vu le manoir illuminé.

Deux jours se passèrent en fêtes, puis "Anglais

dit adieu à sa femme, qui l'accompagnait sur le rivage.

Tout à coup un objet roulé par les flots attira les regards de Blanche.

« Qu'est-ce donc ? » fit-elle en le montrant à son époux.

L'Anglais pâlit & ne répondit pas. Un cadavre venait d'échouer sur la grève. Blanche s'en approcha. Horreur ! elle reconnut Pierre.

Elle devina alors la terrible vérité. Son mari était un voleur & un assassin ! Elle mourut à l'instant même, de remords & d'effroi.

« C'était bien fait, dit Berthe. Pourquoi avait-elle oublié son cousin & épousé un étranger ? »

— Un de mes aïeux, continua le châtelain, qui était chef de la branche cadette des Kerdolan, hérita de ces domaines ; car, peu de temps après la mort de Blanche, son père mourut aussi. Nos papiers de famille attestent que le fond de cette lugubre histoire est vrai, & malheureusement, de nos jours, des drames analogues se renouvellent parfois dans des circonstances moins fantastiques peut-être, mais où la ruse & le mensonge entraînent également la honte & le malheur des dupes. »

En ce moment, je vis entrer un jeune homme dont le beau visage avait une expression mélancolique.

« Mon neveu, Maxime de Sanvré, me dit monsieur de Kerdolan.

— Je viens vous faire mes adieux, mon oncle, dit le jeune Breton ; je suis attaché à l'administration de l'isthme de Suez, & je pars demain. »

Je vis pâlir mademoiselle Berthe ; ses petites mains tremblantes laissaient tomber sur ses genoux la tapisserie qu'elle tenait, & je pensai qu'elle avait plus de cœur que sa grand'tante, la fiancée du pauvre Pierre.

« Ah ! tu pars, mon ami, répondit monsieur de Kerdolan ; j'en suis bien aise pour toi : c'est toujours quelque chose d'avoir le pied à l'étrier ; mais prends garde aux fièvres, car il paraît qu'il y en a beaucoup là-bas.

— Mon père, dit Berthe, Maxime part parce qu'il est pauvre & qu'il lui faut gagner sa vie.

— Eh bien ! mon enfant, c'est un parti très-sage qu'il prend là.

— Oui ; mais il trouvera là-bas les hasards de la fortune ou de la mort, & qui nous dit qu'il reviendra ?

— Sais-tu que tu as une singulière manière d'encourager ton cousin & de lui souhaiter un bon voyage ?

— Je ne m'adresse pas à lui, mais à vous, mon père, parce que vous pouvez le rendre riche & heureux, sans qu'il soit obligé d'aller à Suez pour ne revenir jamais peut-être.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ma fortune suffit pour deux, & que, si vous y consentez, je la partagerai avec

Maxime. Il n'a jamais osé me rien dire parce qu'il est pauvre, mais j'ai tout deviné.

— Berthe ! s'écria Maxime.

— Berthe ! » répéta monsieur de Kerdolan !

Tous deux, agités par des sentiments divers, restaient muets d'étonnement.

« Cher père, continua Berthe, tout à l'heure, en racontant au capitaine Émile la légende du revenant de Kerdolan, vous avez dit, en parlant du départ de Pierre : « Il eût été plus sage de se contenter de la fortune de Blanche, car il y avait » parts pour deux ; mais le démon de l'argent » germaît déjà dans ces âmes, ancêtres des nôtres. » Vous souvenez-vous, mon père, d'avoir dit cela ? »

— Tu as une mémoire infernale, répondit en souriant monsieur de Kerdolan, à moitié vaincu.

— Père, reprit Berthe, nous avons reçu une leçon dans la famille ; il y a longtemps de cela, c'est vrai, mais elle était assez sévère pour n'être jamais oubliée. »

Pour toute réponse, monsieur de Kerdolan mit la main de sa fille dans celle de son neveu.

« Ai-je bien fait, monsieur ? me demanda Berthe.

— Oh ! oui, mademoiselle, vous avez bien fait, & ceci devrait délivrer l'âme de Pierre de Kerdolan.

— Nous prions tous les deux pour lui, reprit Berthe. »

Je partis deux jours après, sans avoir vu l'ombre du maudit. Je n'ai aucune chance avec les revenants ; car j'ai beau être dans les meilleurs termes avec leurs descendants, ils prennent un malin plaisir à se dérober à mes regards.

Je me suis arrêté à Saint-Malo pour rendre mes devoirs au rocher de Châteaubriand, & demain je reprends mon bâton de voyageur.

Caen, 25 septembre.

En quittant Saint-Malo, je suis allé à Cherbourg, & de Cherbourg à Falaise, car je voulais voir le berceau de Guillaume le Conquérant, & j'errai longtemps dans les ruines du vieux château qui fut la première demeure de ce héros.

Le château de Falaise, situé à l'extrémité de la ville, domine un ravin profond, parsemé de roches & de bruyères. Ces terrains incultes ont un aspect tout à fait sauvage, s'étendent assez loin, & sont connus sous le nom de *Rochers de Horon*. J'allai m'asseoir sur une pierre couverte de mousse, & je me mis à rêver en regardant la tour altière & la mystérieuse vallée. Je suivais le conquérant à travers ses combats, & je suivais aussi le monument en ruines à travers l'histoire.

Il se faisait tard déjà, les ombres du soir rendaient toutes choses indistinctes, mais je ne songeais pas encore à quitter les rochers de Horon pour retourner à l'hôtel du Grand-Cerf, où j'étais

descendu, quand je fus arraché à mes songes par les cris d'une jeune fille qui venait de m'apercevoir. Elle prit tout à coup la fuite, & comme je ne devinai pas tout d'abord que j'étais l'objet de sa terreur; je la suivis en courant tant que j'avais de force, voulant, en vrai chevalier français, lui offrir mes services, sans m'inquiéter de savoir si elle était princesse ou bergère.

Elle perdit haleine plus tôt que moi & tomba presque inanimée sur une touffe de genêts. Je m'approchai d'elle pour lui demander la cause de son effroi.

« Grâce, madame! grâce! » s'écria-t-elle.

Je fus assez interloqué en m'entendant appeler *madame*. Déjà à Craon on m'avait qualifié de demoiselle, mais, cette fois-là, les deux choux traîtreusement posés sur mon dos pouvaient expliquer la méprise, tandis que cette fois-ci je n'avais absolument rien de féminin dans mon costume.

« Je ne suis point une dame, lui dis-je, mais je n'en suis pas moins disposé à vous venir en aide si je le puis.

— Grâce! répéta la pauvre fille affolée de terreur; ne me jetez pas dans la fontaine. »

Je me mis à rire.

« Oh! mon Dieu! le rire des morts! cria la malheureuse enfant; & elle tomba la face contre terre.

— Je ne suis pas un mort, lui répondis-je en la relevant d'une main assez vigoureuse pour la convaincre qu'elle n'appartenait pas à un esprit. J'ignore pourquoi je vous fais peur; je ne connais pas les traditions de ce pays, car je suis voyageur; mais, sans nul doute, ce lieu est consacré par la crédulité publique aux mystères infernaux. »

La jeune fille leva sur moi un regard craintif, & me dit en tremblant encore :

« Monsieur, je vous demande pardon; je vous ai pris pour Harlette.

— Madame Harlette se promène donc quelquefois dans ces parages?

— Tous les soirs, monsieur.

— Pourtant je suis ici depuis deux heures au moins, & je ne l'ai pas aperçue.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas une blanchisseuse.

— Quant à cela, c'est vrai; je dois avouer que blanchir n'est pas mon état. Madame Harlette réserve donc exclusivement sa visite aux blanchisseuses?

— Oui, monsieur; mais c'est pour se venger d'elles, les entraîner à la fontaine du Val d'Ajan & les y noyer.

— Vous êtes blanchisseuse, sans doute?

— Hélas! oui.

— Et madame Harlette a déjà voulu vous jouer ce méchant tour?

— Non, jamais.

— Alors elle a noyé quelques-unes de vos compagnes?

— Non, monsieur, aucune.

— En ce cas, pourquoi lui supposez-vous de si mauvais desseins?

— Autrefois beaucoup de lavandières ont disparu; madame Harlette, avant d'être princesse, a été lavandière, & quand elle alla habiter le château pour mettre au monde le roi Guillaume, elle ne pouvait supporter la vue de ses anciennes compagnes quand elles venaient laver leur linge dans le ruisseau qui coule au pied de la tour. Depuis qu'elle est morte, il paraît que tout cela la contrarie encore davantage, & elle sort de son tombeau pour tourmenter les blanchisseuses.

— C'est un caprice dont elle s'est peut-être corrigée, puisque ni vous ni vos compagnes n'avez eu à vous plaindre personnellement d'elle.

— Oh! monsieur, je crois que vous voulez rire & vous moquer de moi; mais si, au lieu de venir de Paris, vous étiez tout simplement du pays, vous sauriez bien que madame Harlette a existé, qu'elle était la mère de la grande statue de bronze qui est à cheval sur la place, & que, de lavandière, elle est devenue quasiment reine. »

J'ai toujours remarqué, mon cher Fabien, que dans toutes les provinces on qualifie les étrangers de Parisiens. Ces braves gens n'admettent pas qu'on soit habitant d'un autre département.

J'affirmai à la jeune Normande que j'avais entendu parler déjà de madame Harlette, qu'on la connaissait même à Paris; puis je lui demandai pourquoi, ayant si peur de cette vindicative princesse, elle se promenait à pareille heure dans des lieux hantés par son esprit.

« Je ne me promenais pas, me répondit-elle; je retournais chez mes parents, à Haron. Vous connaissez Haron, monsieur?

— Non; je dois vous avouer que Haron n'est pas, comme madame Harlette, connu à Paris. Est-ce loin d'ici?

— A un quart d'heure de marche. »

Je reconduisis la craintive lavandière chez elle, & le lendemain je partis pour Caen; car, après avoir vu le berceau de Guillaume le Conquérant, je voulais voir aussi son tombeau.

Le caveau qui lui servit de sépulture, dans l'église Saint-Étienne, était trop court pour sa haute taille, & ceux qui l'ensevelissaient brisèrent son cadavre pour le faire entrer dans l'étroit espace qui lui était réservé; de sorte que le souverain qui avait possédé le plus beau duché de France, & qui avait conquis un royaume, n'eut pas même six pieds de terre pour reposer son corps à l'heure du sommeil éternel.

Je visitai Saint-Pierre, admirable église gothique, la vieille citadelle, Saint-Sauveur, & de curieuses maisons de bois qui remontent au temps où la Normandie était Neustrie, puis je suivis le canal qui va de Caen à la mer, & je me trouvai bientôt au pied de la *tour des Gendarmes*.

Cette tour est couverte de figures fantastiques, d'horribles têtes d'animaux, de hideuses gar-

gouilles & d'écussons rongés. Des murailles, partant de ses flancs, sont soutenues de place en place par des bastions couverts, comme elle, de sculptures bizarres. L'origine de cette construction se perd dans la nuit des temps, & je me demandais pourquoi elle porte le nom de *tour des Gendarmes*, car assurément, à l'époque où elle était habitable, le corps de la gendarmerie n'existait pas, & depuis qu'il a été créé pour l'honneur de la patrie & la sécurité des familles, la susdite tour peut tout au plus servir de caserne à des oiseaux de nuit.

Je trouvai là un vieillard qui me fit l'effet d'être ce que nous serons dans trente ans d'ici, un officier en retraite; je lui demandai des renseignements sur ces ruines.

« On en a dénaturé le nom, me dit-il; c'est la tour des *Gens d'armes*, & non des *Gendarmes*, qu'il faudrait dire. L'histoire du pays n'a conservé aucun document précis; la chronique seule nous a transmis une légende dont je ne vous garantis pas l'authenticité, mais que je vais vous raconter telle que je l'ai entendu répéter depuis soixante-quinze ans que je connais cette tour.

Il y avait, sous je ne sais plus lequel de nos ducs, un seigneur nommé Robert de Tournebut, qui gouvernait la basse Normandie. Il habitait cette tour, & avait une fille si admirablement belle, que tous les chevaliers du duché voulaient l'épouser. La damoiselle, qui était aussi cruelle que fière de se voir tant recherchée, décida que sa main serait le prix du sang. Or, il y avait sept chevaliers qui se disputaient l'honneur de lui plaire, & un jour son père lui dit qu'il fallait choisir.

« Je ne choisirai pas, répondit-elle; le sort des armes en décidera. »

Puis, se tournant vers les jeunes seigneurs, elle ajouta :

« Messires chevaliers, combattez en champ clos, un contre un, jusqu'à ce que six d'entre vous soient vaincus. Le vainqueur sera mon époux. »

Les sept chevaliers trouvèrent le jeu cher & la dame féroce, mais jamais chevalier normand ne recula devant le danger. Ils acceptèrent donc le combat; mais, avant d'entrer en lice, ils firent un serment. Tous levèrent la main droite vers le ciel & jurèrent sur la croix des croisés de tenir ce serment.

Alors commença la lutte qui eut lieu ici, dans cette prairie, qui, en ce temps-là, était une arène.

Six chevaliers tombèrent sur le sol pour ne plus se relever. Du haut de ces créneaux la cruelle Hermengarde regardait le combat. Quand le vainqueur eut terrassé son dernier adversaire, il leva de nouveau sa main droite vers le ciel & renouvela sur les six cadavres le serment qu'il avait fait. Puis il s'avança au pied de cette tour, & Hermengarde lui jeta son écharpe, qu'il laissa tomber dans la poussière du chemin & fouler sous les

fers de son cheval. Il dit alors à la damoiselle de Tournebut :

« Je te maudis au nom des six chevaliers dont tu as causé la mort. Je te maudis & je te méprise. Tu as repoussé la foi & les hommages des plus nobles seigneurs du duché, & à l'heure qu'il est, pas un varlet ne voudrait de toi pour essuyer la boue de ses souliers. »

Le sire de Tournebut trouva cette remontrance si juste, qu'il enferma sa fille dans un de ces bastions. On lui jetait à manger par une des meurtrières, et jamais, depuis ce jour-là, elle ne revit la lumière du soleil.

« C'était une punition qu'elle avait bien méritée, ajouta le vieux soldat.

— Son père aurait mieux fait, dis-je, de l'enfermer avant le combat; les six chevaliers n'eussent pas été tués.

— Peut-être, reprit le vieillard, se seraient-ils battus tout de même pour se prouver les uns aux autres qu'ils faisaient bon marché de leur vie. Je ne comprends pas trop l'honneur tel qu'on l'entendait en ce temps-là. Quand j'étais jeune, je me battais volontiers, mais je me serais plutôt laissé couper les deux mains que de dégaîner mon sabre pour une si méchante femme.

— Cette histoire me porte aussi à faire une réflexion, à trouver que les moralistes ont tort de tant crier contre le siècle & la civilisation. Je conviens que nous rencontrons souvent des jeunes filles dont les allures sont excentriques; mais cherchez parmi les plus mal élevées, & vous n'en trouverez pas une seule qui désire faire exterminer ses danseurs les uns par les autres, comme fit Hermengarde de Tournebut. »

Je rentrai à l'hôtel d'Angleterre, &, comme j'y suis très-confortablement installé, j'ai voulu y séjourner un jour de plus pour te raconter cette partie de mon voyage, & demain je prendrai un paquebot qui me conduira au Havre.

Rouen, 8 octobre.

Voici la reine des villes que j'ai parcourues dans l'Armorique & la Neustrie. A Rouen, si nous voulons rester dans les vieux quartiers, nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle; il ne tient qu'à nous de remonter à travers les générations les plus reculées jusqu'au temps où la France était Gaule.

Certains rêveurs se disent amants de la nature, moi je suis l'amant du passé; je me plonge avec ravissement dans les ténèbres de l'antiquité; je me souviens, d'abord, de ce que l'histoire nous apprend; puis, les songes et les fantaisies de mon imagination me font voir mille choses inconnues qui ont dû se passer.

Je resterai, je crois, indéfiniment à Rouen; je me promène pendant des heures entières dans ces rues dix fois séculaires, dont chaque étage des

maisons, avançant les uns au-dessus des autres, forment une espèce de dôme; les toitures serejoignent presque; on n'aperçoit entre elles qu'un mince filet bleu, c'est le ciel.

Mais, dans mon enthousiasme pour la vieille capitale de la Normandie, j'oublie que je ne t'ai pas encore parlé de mon voyage de Caen au Havre, & du Havre ici. Ce port commercial m'a si fortement déplu que je me suis sauvé quelques heures après mon arrivée. Le Havre est la personification du trafic dans ce qu'il a de plus âpre et de plus fiévreux; c'est l'argent fait homme, la spéculation élevée au niveau de l'art; on voit que tout subit l'influence du commerce; le gain est le but de la vie, l'occupation unique, l'espérance suprême. On rencontre plus d'Anglais, d'Américains, de gens de toutes les nations que de Français, & le luxe, l'élégance de toutes choses ne peut compenser à mes yeux cette empreinte de la patrie, de la localité même qui fait retrouver chaque province au milieu des quatre-vingt-neuf départements.

Je pris au Havre un *coche* de louage pour suivre la côte à petites journées; je m'arrêtais là où la mer me semblait plus belle et la côte plus pittoresque; mais, un soir, un orage, ou, pour mieux dire, une tempête épouvantable, arrêta le cheval qui traînait mon modeste char. Le Normand qui, depuis deux jours, me servait de guide & de conducteur, s'arrêta, découragé comme son coursier. L'animal secouait ses pauvres oreilles remplies d'eau, & le Normand secouait sa blouse aussi trempée que s'il avait traversé la Seine à la nage. Le vent furieux, qui venait de la mer, nous obligea à quitter la route que nous suivions au-dessus des falaises, pour nous rejeter à l'abri dans les terres. Nous trouvâmes enfin un chemin creux, resserré dans une gorge qui coupe là falaise; ce chemin conduit, par une pente rapide, jusqu'à la mer, & quand viennent les pluies de l'hiver, il doit se transformer en torrent. Nous nous arrêtâmes dans la partie la plus creuse; mais, comme la voiture était découverte et que la tempête redoublait, je m'acheminai vers la falaise, pour chercher une échancrure et m'y blottir. Les rochers, déchirés par les vagues, formaient bien, il est vrai, quelques dômes, mais trop élevés pour qu'on pût s'y abriter, & la pluie fouettait avec fureur jusqu'au fond de ces cavités.

Tout à coup, à mi-côte, sur le flanc de la falaise, au-dessus d'un chemin escarpé qui serpentait à travers les rochers, j'aperçus une fumée épaisse qui sortait d'une crevasse. Je grimpai rapidement le long de cette route en corniche, & je me trouvai en face d'une grotte qui me rappela les descriptions de Walter Scott. Une large voûte semblait avoir été creusée dans la falaise par la main des hommes ou, pour mieux dire, par l'action toute-puissante de la poudre; ce doit être une carrière abandonnée. La voûte basse & large a deux entrées & forme, pour ainsi dire, deux grottes côte

à côte. Une d'elles contenait des instruments de pêche et des outils de jardinage; l'autre servait de demeure à quelque ermite sans doute, ou à des contrebandiers. Tandis que je songeais aux héros du célèbre romancier écossais, à Waverley, à Guy-Mannerling, à ces grottes mystérieuses, repaires de bandits, j'aperçus une tête de femme ou de sorcière qui apparaissait par un trou servant de fenêtre. Cette tête me rappela celle de Meg-Merillies, la ténébreuse protectrice de Brown. Des cheveux gris hérissés s'échappaient d'un bonnet enfumé & cachaient à demi une figure brune et ridée. La vieille grimaça un sourire & me dit :

« Il tombe de l'eau. »

Je ne contestai pas cette palpable vérité.

— Voulez-vous entrer chez-nous? ajouta la bienveillance sorcière.

— Volontiers, » répondis-je.

Elle ouvrit une porte, je descendis deux marches, & je me trouvai dans un sombre réduit, qui a pour sol & pour toiture le roc. Un trou pratiqué, à côté de la porte, dans un creux du rocher, laissait passer la fumée d'un feu alimenté par des herbes sèches & quelques brins de fagot, mais une bonne partie de la fumée s'écartait du droit chemin & se répandait dans la grotte. Cette grotte, très-profonde, se termine par une pointe aiguë, une espèce de couloir étroit & bas. Un lit à baldaquin, un vieux buffet, une table & deux ou trois escabeaux boiteux composaient l'ameublement.

« Asseyez-vous, monsieur, me dit la vieille, & séchez vos vêtements, car il ne fait pas bon demeurer sur la falaise quand le vent vient de la mer. »

J'examinai curieusement la hutte; mon hôteesse s'en aperçut.

« Vous trouvez que c'est drôle chez nous? Dame! je ne sommes pas logés dans un palais.

— Ni dans une maison; mais cette grotte est bizarre & ne manque pas de charme. Habitez-vous ici toute l'année?

— Oui, mon bon monsieur, toute l'année; je ne passons pas les hivers à Paris, comme font les gens des châteaux.

— Et il y a longtemps que vous demeurez dans cette grotte?

— Vingt-trois ans, mon bon monsieur.

— Vous n'êtes pas seule ici?

— J'ai m'n' homme avec moi; quand un de nous deux sera sous terre, ça ne sera pas gai pour celui qui restera dessus.

— Votre mari est pêcheur?

— Pour vous servir; voire même qu'il est en mer par le temps qu'il fait.

— Pas si bête que ça, dit une voix enrouée qui se fit entendre du dehors.

Je mis le nez à la porte, & je vis un vieillard qui devait avoir au moins soixante-dix ans; il était courbé par les années et par le travail, mais son œil gris avait conservé une vivacité juvénile.

— Ah! y a du monde chez nous. Salut, mon-

sieur; c'est à vous la voiture qui était dans le chemin?

— Est-ce qu'elle n'y est plus?

— Non, elle n'y est plus; mais demeurez tranquille, c'est pas le vent qui l'a emportée; j'ai conduit l'homme & la bête dans la grande carrière où ce qu'ils sont à l'abri. C'est que l'eau tombe dru, allez! Et dire qu'il y a des gens qui ont tant d'écus dans leurs poches & qui s'en vont pêcher par ce temps-là. *C'est-y bête!*

— Seigneur Dieu! reprit la vieille, *c'est-y encore la jeunesse du château?*

— C'est *ben* sûr que c'est elle.

— Y a-t-il du bon sens?

— Ah! non *qui* n'y en a guère! Des gens qui pourraient rester si tranquillement chez eux, les pieds sur les chenêts, & qui s'en vont chercher de la misère à plaisir! Ils ne savent qu'inventer!

— Ça se casse bras & jambes à monter des poulains & à sauter par-dessus des murailles! ça fait dix lieues à pied pour courir après des perdrix, quand ils ont chez eux des chapons gras comme lard, & qu'ils n'auraient qu'à leur tordre le cou pour avoir un bon rôti.

— Et puis les *y'là* tous les jambes dans l'eau, la tête sous la pluie, trempés jusqu'aux os; & pour quoi faire? Pour pêcher des salicoques. En *y'là* un plaisir! Pour cent sous je leur *z'y* en founirais plus qu'ils n'en peuvent prendre dans toute leur journée.

— Pardine! *y* n'ont qu'à se *cautériser* ensemble pour en acheter un plat: ça serait bien plus court.

— Mais puisqu'ils ont le diable au corps, *que c'est* comme des enragés, & maintenant pis que jamais; car *y* a au château une petite demoiselle *qu'est* absolument comme un garçon? C'est résolu! ça marche dru! Ah! ça n'a pas froid aux yeux! Et tous les autres danseraient sur la corde pour lui plaire. Et avec ça, elle n'est pas du tout belle femme; elle est *petiote*, qu'on dirait une *gamine*.

— Et ça gouverne tout le monde!

— C'est une pitié!

— Je l'ai vue, la petite, elle est bien gentille tout de même, mais ça a des bottes & un chapeau comme un homme, & ça galope comme un gen-darme.

— Et ça épousera le fils aîné du château.

— Ah!

— J'en suis sûr.

— C'est le cocher qui t'a dit ça?

— Non.

— C'est le cuisinier?

— Il est bien trop fier pour *me causer*.

— C'est les valets de chambre?

— Ah! *ben* oui! Est-ce qu'ils voient plus loin que les beaux meubles qu'ils époussètent.

— Alors, *quoi que c'est?*

— C'est moi *qu'ai* vu. Y sont joliment d'accord ces deux *petiots*-là. Ça se retrouve toujours

côte à côte à la promenade, & ça ne se contredit jamais.

Je ne prenais pas grand intérêt au bavardage du pêcheur, jusqu'au moment où, se retournant du côté de la porte que la fumée l'avait contraint de laisser ouverte, il s'écria:

« Tiens! *y'là* déjà le breack qui vient les quêrir. Je vas voir si monsieur le comte n'aurait pas besoin de quelques beaux homards pour régaler son monde, ça vaudra mieux que ce que *c'te* jeunesse a pêché aujourd'hui. »

Malgré la pluie, qui ne semblait pas vouloir cesser de sitôt, je m'avançai sur la falaise pour voir passer le breack, & je fus bien étonné d'apercevoir, au milieu de toutes les figures joyeuses qui s'abritaient sous des tartans, des caoutchoucs & des capuchons, la figure plus joyeuse encore de mademoiselle Antoinette. La voiture gravissait lentement le chemin creux que j'avais suivi moi-même, & j'eus tout le temps de me convaincre que mon premier coup d'œil ne m'avait pas trompé. C'était bien Antoinette, & je reconnus aussi sa voix au milieu des bruyants éclats de rire de cette jeunesse presque aussi contente d'être trempée par la pluie & secouée sur une route rocailleuse que d'avoir pêché une vingtaine de salicoques & quelques crabes destinés à être mangés par les chats du château.

Je rentrai dans l'antre de mes deux solitaires tout en me disant qu'il fallait aussi me mettre en route; mais avant de quitter ce lieu bizarre, je voulais savoir l'histoire de mes hôtes. Le père Gallié, maître de la caverne, ne se fit pas prier pour me la raconter. Dans sa jeunesse il avait été soldat, & la vie errante qu'il avait menée laissait encore son empreinte sur l'imagination très-vive du honhomme, qui était resté plus soldat que paysan. A son retour au pays, il avait choisi la compagnie aux cheveux hérissés, dont j'ai fait la description; mais je présume qu'il y a quarante ans son aspect était plus séduisant. Les enfants, les maladies & la misère avaient réduit le pauvre ménage aux derniers expédients, & n'ayant pas de cabane sur la côte, le père Gallié avait obtenu la permission de vivre dans cette grotte. Les enfants se sont mariés dans d'autres pays, dit naïvement la bonne femme, c'est-à-dire à cinq ou six lieues de leur caverne. Ces deux vieillards, isolés du monde entier, vivent donc là depuis vingt-trois ans: le père Gallié va tous les deux jours vendre son poisson à la ville la plus voisine; mais la vieille passe quelquefois deux mois sans apercevoir d'autre visage que celui de son époux. Ils sont sur leur falaise comme Robinson dans son île; partout où un peu de terre recouvre les rochers, ils ont planté des légumes et des fleurs, & leur sauvage demeure est entourée d'un petit jardin dans lequel des chèvres seules semblent pouvoir grimper.

Je demandai au père Gallié dans quelle arme il avait servi.

« Dans l'infanterie de marine, me répondit-il.
— Et vous avez beaucoup voyagé ?
— Je suis allé à la Martinique.
— Ah ! vous avez été à la Martinique ?
— Oui, monsieur, & j'ai fait mieux que ça.
— Quoi donc ?
— J'en suis revenu. »

Ce mot profond me porta à examiner la physiologie du vieux Normand, qui exprimait la résignation, l'énergie & la finesse. Il a du renard dans le regard & le profil, & si le sort l'avait placé dans une autre sphère, il fût peut-être devenu homme d'État. Pourtant, sur un point, sa perspicacité me semble en défaut : c'est au sujet du mariage d'Antoinette ; mais je ne discutai pas cette question avec lui. Je restai encore quelques instants, je ne dirai pas sous son toit, mais sous sa voûte ; il me chanta des chansons militaires de son temps, des chansons de matelots & des cantiques normands, & quand je le quittai, je me dis qu'il fallait bien peu de chose pour subsister en ce monde ! L'existence des habitants de la caverne donne une juste idée des mœurs primitives.

Je continuai mon voyage jusqu'à Dieppe, puis je revins prendre, à Caudebec le bateau à vapeur qui remonte la Seine, & je m'arrêtai à Rouen, où je suis depuis deux jours. Comme tu le vois, je n'ai pas mis trois mois à parcourir la Bretagne & la Normandie ; je vais passer le reste de mon congé dans mes foyers, & le premier décembre, je reprendrai le harnais militaire.

Le premier décembre, en effet, le capitaine Émile rentrait au régiment, & son ami Fabien s'empres-
sait de venir lui souhaiter la bienvenue, & de lui raconter, en échange des récits de son voyage artistique, les histoires de la garnison, quand le vaguemestre vint interrompre la conversation par un coup discrètement frappé à la porte.

« Mon capitaine, dit-il en entrant, voici quelques brochures & imprimés qui sont arrivés en votre absence & que je n'ai pas cru devoir vous envoyer ; puis voici le courrier de ce matin.

— C'est bien, dit Émile ; &, comme il défaisait sa malle & réorganisait son ménage de garçon, il jeta sur son bureau le paquet que venait de lui remettre le vaguemestre.

— Tiens, dit Fabien, voici un billet de faire part sans bordure noire ; c'est un mariage. »

— Ah ! voyons qui se marie ? »

Émile prit le billet.

« C'est un beau mariage, dit-il, si j'en juge par le papier du billet, qui ressemble à du carton. »

Il ouvrit la lettre & poussa un cri de surprise.

« Qu'as-tu donc ? » lui dit son ami.

Il ne répondit pas.

« Ah ça ! est-ce que tu as perdu la parole ? continua Fabien.

— C'est Antoinette ! dit enfin le capitaine, qui restait au milieu de sa chambre, la bouche béante

d'étonnement. — Oui, mademoiselle Antoinette est mariée ! Le père Gallié avait raison.

— Et toi, tu avais tort, ajouta Fabien.

— Oh ! la petite dissimulée ! Elle me disait si bien, & avec un petit air si décidé & si franc : Moi, monsieur, je ne me marierai jamais ; je serai chanoinesse ; je me promènerai à travers champs ; je dompterai des chevaux, & je ferai tout ce qui me passera par la tête ! — Oh ! les femmes, ça ne parle que pour mentir ! Je la croyais si sincère ! J'étudiais ce petit caractère indépendant et résolu. Les amis les plus intimes de mademoiselle Antoinette étaient aussi crédules que moi, & sa mère se désolait ! Tout le monde a été dupe de cette petite personne, qui, avec son regard & son sourire d'enfant, se moquait de tous ceux qui prenaient la peine de la sermonner. »

Émile lança avec impatience le billet de faire part sur la table à côté du courrier ; la volumineuse lettre, en tombant brusquement, en déplaça une autre, que le capitaine n'avait pas aperçue jusque-là. L'écriture en était allongée & élégante ; une écriture à la mode, deux mots à chaque ligne.

« Je ne connais pas cette griffe, » dit-il.

Il retourna la lettre & vit, à la place du cachet, un A de forme fantastique, ressemblant beaucoup plus à une lettre de l'alphabet grec ou hébreux qu'à la première lettre de l'alphabet français ; enfin cet A, tout à fait à la mode comme l'écriture, était surmonté d'une couronne de marquis.

Émile essaya d'ouvrir cette lettre. Impossible ! L'enveloppe, en papier jaunâtre, était doublée, collée, & de tous côtés invulnérable.

« On n'ouvrira bientôt plus les lettres qu'à la pointe de l'épée, dit Fabien.

— Mon cher, c'est le dernier genre, » reprit Émile, qui parvint enfin à sortir de son enveloppe la mystérieuse missive.

C'était un petit mot tout gracieux d'Antoinette :

« Monsieur, disait-elle, je tiens à ce que vous sachiez qu'en vous faisant les belles théories qui vous amusaient tant, j'étais de bonne foi.

« Quand je prêchais le célibat, j'avais la ferme volonté de mourir chanoinesse, parce que tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors m'étaient indifférents. J'en ai enfin trouvé un, au moment où je m'y attendais le moins, qui est à mes yeux supérieur à tous les autres, & mes résolutions se sont envolées. »

« Eh bien ! dit Fabien, mademoiselle Antoinette n'était pas une petite rusée.

— Non, reprit Émile, c'était une enfant très-sensée, car elle attendait tranquillement le bonheur. »

COMTESSE DE MIRABEAU.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

QU'ILS sont loin, ma chère amie, ces jours calmes et tranquilles d'autrefois ! Qu'est-il devenu cet heureux temps où je préparais pour toi tous les petits travaux que je pouvais imaginer ; où je récoltais pour toi les plus jolis dessins de broderies, les plus nouveaux modèles de tapisserie ?... ou bien c'était quelque surprise que je méditais en cachette... une aquarelle, une peinture à l'huile, un abat-jour, que sais-je ?... et je me disais : Mon amie sera-t-elle contente de moi ?... verra-t-elle que je pense à elle ?... et je m'appliquais, comme on dit en pension, je m'appliquais à te plaire ; & lorsque tu m'écrivais, pour me dire que j'avais rempli tes désirs, heureuse, je me remettais à l'œuvre pour faire encore mieux le mois suivant.

Hélas ! que tout cela est loin !... Voici trois mois & plus, trois longs mois que ta pauvre assiégée n'a pu t'envoyer, avec l'expression de son amitié, le *Journal des Demoiselles*, ton cher compagnon, comme tu l'appelais.

Lorsque venait le premier du mois, tu me disais avec quelle impatience tu attendais le facteur qui t'apportait la livraison mensuelle. Alors, vite, bien vite, tu l'ouvrais, tu regardais les gravures, les dessins, les modèles — & le soir, tu lisais à ta mère les articles de nos chères collaboratrices, mesdames Bourdon, de Stoltz, de la Rochère, de Mirabeau, etc., etc.

Tu as dû nous croire morts, disparus, entraînés au milieu de ces calamités & de ces désastres qui sont venus s'abattre sur notre malheureuse ville...

Eh bien, non !... Pendant ces trois longs mois, j'ai pensé à toi ; durant l'orage, j'ai préparé ma petite collection de travaux, & je profite aujourd'hui de la première embellie du ciel & du premier chemin de fer qui nous rend à la liberté pour venir à toi et te dire : Me voici, petit bonhomme vit encore & t'aime toujours.

Je ne veux pas faire ici l'éloge de l'administration du Journal, mais je t'assure qu'il lui a fallu une certaine dose de ténacité & d'énergie pour pouvoir composer ces dernières livraisons, au milieu du siège, des alertes & des coups de canon.

Les artistes, les graveurs, les dessinateurs, étaient les trois quarts du temps aux remparts... Les magasins, où l'on avait l'habitude d'aller s'approvisionner de modèles, avaient plié leurs cartons, sinon fermé leurs magasins.

Le charbon manquait à la machine à vapeur, & le papier nous faisait défaut... Oui, ma chère amie, car nos papiers se fabriquent dans les usines de la province, & tu sais, de reste, si les communications étaient interrompues.

C'est même pour cela qu'après t'avoir envoyé en septembre dernier un cahier de travaux sur papier blanc, bien imprimé (ce dont tu m'avais félicitée comme d'une vraie amélioration), il nous a fallu, pendant ces derniers mois, nous servir du papier jaune d'autrefois, le seul que nous ayons pu nous procurer.

Ne crains rien pour l'année 1871 ; nous aurons, je l'espère, tous nos cahiers de travaux imprimés sur papier blanc.

Ainsi, nous ne serons inférieurs à aucune autre publication & nous aurons même cet avantage sur quelques-unes, que notre journal, formant deux parties distinctes, conservera une double physiologie : la première, instructive & littéraire ; la seconde, utile & économique. Je ne parle pas de toutes les tapisseries, imitations d'aquarelles, morceaux de musique, etc.

Enfin, je ne sais si je me flatte d'une trompeuse espérance, mais je suis convaincue que tu ne mettras sur le compte d'aucune négligence les défauts, les imperfections qui auront pu te frapper dans ton Journal, pendant ces derniers temps ; que, loin de là, tu comprendras quels ont été nos douloureux soucis, que de difficultés nous avons eu à vaincre pour arriver à composer ces derniers numéros, si incomplets qu'ils puissent te paraître.

Nous avons pu cependant préparer pour l'année 1871 plusieurs belles choses à ton intention, entre autres un magnifique fauteuil en tapisserie à petits points... & puis... mais chut ! je veux t'en laisser la surprise.

Je réserve pour la fin de ma lettre ma réponse à une question que tu m'as adressée : tu es abonnée à l'édition mensuelle, mais tu désirerais à l'avenir

t'abonner à une de nos éditions plus complètes; tu me demandes laquelle il faut choisir :

Je ne puis que te dire de te reporter au prospectus imprimé sur la couverture de cette livraison, où tu trouveras détaillés tous les avantages des différentes éditions.

En résumé, l'édition bi-mensuelle *bleue* te donnera beaucoup de gravures de modes avec leurs explications dans un texte de 16 colonnes.

L'édition *verte* te donnera, en plus de l'édition *bleue*, les patrons, découpés ou non, de la plupart de ces gravures.

Quant à l'édition hebdomadaire, elle te donnera, chaque semaine, gravures, patrons, etc., etc. Tu trouveras, dans le texte de 24 colonnes, la chronique de la mode, & de plus, chacune de ses livraisons donne quatre pages de travaux d'aiguille intercalés dans le texte, semblables à ceux de nos cahiers de l'édition mensuelle. Tu vois d'ici quelle provision de modèles de toute sorte ! — C'est l'édition la plus complète; il est vrai de dire que c'est aussi la plus chère. — Mais on peut, si l'on veut, ne s'y abonner que pour trois mois, tandis que pour les autres éditions l'abonnement est annuel.

Enfin, ma chérie, bien que ce numéro soit le dernier de l'année, je ne veux pas te dire adieu, mais au revoir !... & pour te faire un souhait de bonne année, je te rappellerai l'inscription que j'ai vue gravée à Bruxelles, sur la façade de l'Hôtel de Ville; on y lit ces mots écrits en lettres d'or *A fame, a peste, a bello, libera nos, Maria pacis!* ce qui veut dire : Marie, délivrez-nous de la famine, de la peste & de la guerre !...

C'est que, pendant de longues années, la Flandre avait été opprimée par les Espagnols du duc d'Albe; que ses villes avaient été en proie à tous les fléaux que la guerre entraîne avec elle; & c'est pour que leurs enfants s'en souviennent que les pères firent graver sur les murs de l'Hôtel de Ville, encore teints du sang des comtes d'Egmont & de Horn, cette douloureuse invocation :

A fame, a peste, a bello, libera nos, Maria pacis!

Voilà, mon amie, les vœux que je fais pour l'univers entier !

Puisse Dieu exaucer ma prière, d'abord pour ma patrie & pour tous ceux que nous aimons !

MODES

Comme tu le penses bien, la mode est restée complètement muette pendant les douloureux mois que nous venons de traverser, & la rigueur de la saison seule a pu nous forcer à nous occuper

non de toilettes, mais de vêtements. Les patrons de l'été & du printemps derniers ont donc servi, presque sans modification, pour ce travail indispensable; je n'aurai à te signaler qu'un pardessus presque nouveau : c'est un manteau semblable à ceux que nous avons faits avec pèlerine nouée derrière. Ce manteau est un peu plus long cependant il diffère par la pèlerine qui est carrée sur les côtés, droite derrière; la pince sur les épaules, & l'extrémité, venant se rattacher à l'encolure, maintient la pointe de l'angle de manière à lui faire simuler une large manche. On fait ce pardessus en drap noir ou de couleur foncée, orné d'un galon noir en laine ou en satin, de biais en satin, de velours ou de fourrure; on peut également le faire en étoffe pareille à la robe. — Le manchon peut, en effet, se porter en peluche-velours gris, marron ou noir, ou en velours avec bande de fourrure; mais ces sortes de manchons ne peuvent indifféremment être mis avec toutes les toilettes, il est indispensable qu'ils soient assortis au pardessus.

Les chapeaux ont peu changé de formes, mais les brides sont de rigueur cette année.

Les costumes des petits garçons, ordinairement stationnaires, sont ceux qui ont subi le plus de changement; tous les uniformes, adoptés dans les différents corps pendant cette terrible guerre, ont servi de modèles pour faire de charmantes toilettes à ces petits messieurs. Invariablement, le pantalon bouffant ou demi-bouffant, enfermé dans la guêtre en castor ou en chevreau, ou dans la botte à longue tige bouclée sur le côté. La tunique à revers, à col droit ou rabattu; la vareuse, à double rangée de boutons, en velours ou en flanelle retenue par un ceinturon en cuir noir. Le pantalon & la tunique ou vareuse sont faits en même étoffe, velours ou drap; en velours, il sera simplement liséré en faye ou orné de brandebourgs en galon de soie. En drap marron ou gris, on pourra mettre ce galon en laine noire, & poser un galon sur le pantalon. Comme coiffure, le chapeau franc-tireur en feutre gris ou noir, avec plumes de coq, ou, mieux encore, la casquette américaine en velours ou en drap.

Les toilettes de petites filles, comme les nôtres, doivent surtout avoir un cachet de simplicité sérieuse à laquelle on est naturellement porté; aussi fait-on peu de jupes relevées avec des nœuds, des choux, etc. Les doubles jupes sont toujours très en vogue, & plus que jamais, nous sommes disposées à profiter d'une mode qui nous offre tant de ressources économiques, puisqu'elle nous permet d'utiliser deux robes pour faire un costume. Pour une toilette neuve, il est mieux d'avoir la robe & la sous-jupe pareilles, voire même le pardessus; la cinquième toilette de la gravure de ce mois est un fort joli modèle simple & élégant, qui convient pour tous les âges, & peut se faire en étoffe unie également.

Les enfants & même les fillettes de quatorze &

quinze ans portent toujours le chapeau rond; pour l'hiver, en feutre, en velours ou velours royal avec draperie & biais en velours & satin, ou alternés biais en gros grain & en satin.

La lingerie n'a subi aucune modification; la manchette unie, avec col assorti, est toujours ce qu'il y a de plus commode pour toilette d'intérieur; les parures en valenciennaise retenue par des appliques brodées pour toilette plus habillée. Quant aux fichus habillés, devant être portés en

dedans ou sur des robes décolletées, il nous faut attendre pour nous prononcer sur cet objet, qui sera sans doute peu utile cet hiver.

En terminant, je ne saurais trop te recommander un *meuble* indispensable; c'est la guêtre imperméable; rien n'est plus facile que de la tailler dans les échancrures d'un water-proof; on la double en croisé de coton, les plus frileuses en finette de laine.

JEANNE.

EXPLICATIONS

TOILETTES D'ENFANTS

Petit garçon de 7 à 8 ans. — Veste en drap, bordée d'une piqure double. — Pantalon pareil à la veste. — Chemise avec devants en toile.

Toilette de fillette de 13 à 14 ans. — Robe en popeline ornée d'un biais découpé garni d'une passementerie à grelots, corsage à basque découpée. — Paletot à manche Louis XV, découpé & garni comme la robe. — Chapeau en velours royal bordé d'un velours, draperie pareille, plumes assorties à la nuance du costume.

Toilette de baby de 2 à 3 ans. — Robe en cachemire ornée de biais fixés par des velours étroits. — Tablier en nansouk avec pièce d'épaule & manche courte ornées d'une broderie anglaise.

Costume de petit garçon de 10 à 11 ans. — Tunique en velours avec ceinture en galon ouvragé. — Pantalon demi-large enfermé dans une guêtre en chevreau.

Toilette de petite fille de 8 à 10 ans. — Robe prin-

cesse en diagonale écossaise, garnie d'un velours noir. — Tunique princesse ouverte devant, avec revers arrondis en velours noir. — Chemisette en nansouk.

PREMIER COTÉ.

Pèlerine pour costume d'intérieur, gravure n° 37. Chemise.

DEUXIÈME COTÉ.

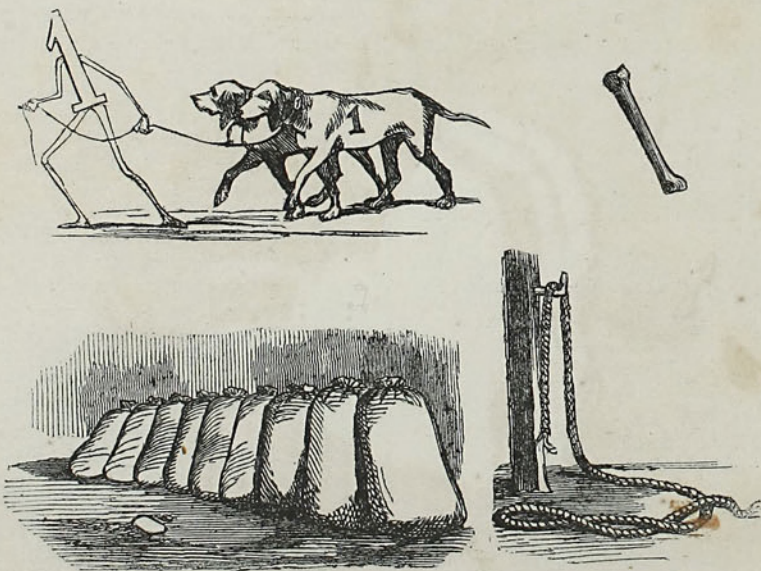
Chemise de nuit.

DOUZIÈME CAHIER

Carré en filet brodé & bandes en batiste. — Dentelle mignardise & crochet. — Garniture. — Robe tricotée pour enfant. — Barbe. — Parure à revers. — M. L. C. G. — Parure. — Bas d'enfant. — Entre-deux frivolité. — Dentelle au crochet en travers. — Garniture pour pantalon. — Garniture pour jupon. — Entre-deux. — Petite garniture. — Petite garniture. — Taie d'oreiller.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : L'argent est bon serviteur et mauvais maître.

RÉBUS



Décembre, 1870

Boite de Paris
Journal des Dames



3779



Jules David

M. Goussier, Ed. Paris
858

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Corsettes de M^{me} Boudet au Regent, B^{de} la Madeleine, 7. Modes d'Alexandrine, rue Meyerbeer, 2.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}, r. M^{me} L. Augustin, 20. Corsets de M^{me} Bruzeaux, Tomb^e Poissonnière, 4.

Dentelles de Violard frères, r. de Choiseul, 3.

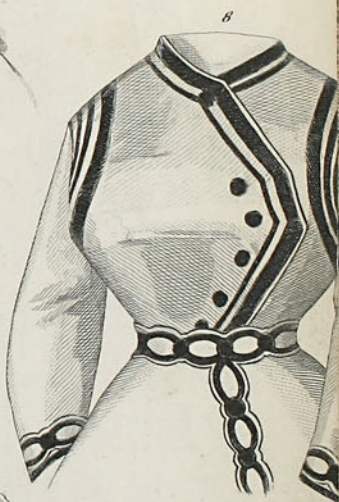
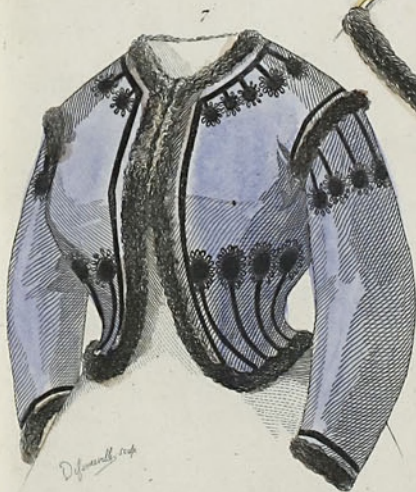
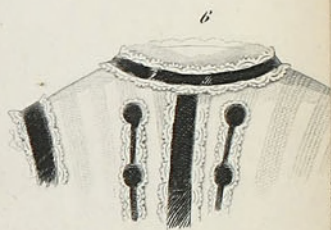
Cochonniers des Indes Le Persan Rue de Richelieu, 78. Fournisseurs du Comptoir des Indes B^{de} Sebastopol, 129.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON E. Weldon, 22, Tamworth Street Covent Garden, W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. Jato la Peña

Ayuntamiento de Madrid



Leroy imp r des Marais. 66. Paris.

Ad. Goubaud Ed à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Bonnets et Lingerie de M^{me} Brémont à la Couronne Impériale. M^{me} des P.^{ts} Champs. 76.

Craie de Bigos. M^{me} Seigneur. J. P. Honoré. 14. Fourrures de la M^{me} G. Bonheur Allernine. Ch. d. Antin.

Ayuntamiento de Madrid

Robus et Passementerie Ala Ville de Lyon. d. de la Ch. d. Antin. 6. Paymerie des M^{ms} de la M^{me} Cook rue de Grammont.



Luminaire imp. r. Laccépède, 38, Paris

J. B. Drouin Ad. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*dentelles de la M^{me} Noailles et C.^{ie} Deslacroix, rue de la Harpe, 4. - Modes d'Alexandrine, r. d'Angoulême, 2. C^{ie} d'Ant
Roume et Fleury de Perrot Petit et C.^{ie} r. M^{me} T. Augustin, 20. Fourrures de la M^{me} G. Bouffier, et p^{re}es à l'Hermine, Chaus. d.
Dentelles de Violard, p^{re}es, r. de Choiseul, 3. Cache-miroirs des Indes Le-Persan, r. Richelieu, 58.*

Sous-jupe en crêpe. S. Grey, Bandelier et Roche, 1, Montmartre, 139. — Parfumerie des Herbes de M^{me} Cook, rue de Grammont, 28.

Machinaria contro de M.G. Gritzner *Conte di Sebastopol, 82.*

Entered at Stationer's Hall

LONDON: E. Widdow, 22 Finsbury Square, London, E.C.2

Walsby, 22 Tapscott Road, Girton, Cambridge, U.K.

MADRID El Correo de la Moda D. M. Gracia



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Coiffes de M^{me} Boudet au Regent, B^{de} la Madeleine, 1 - Modes de M^{me} Morison Rue de la Michodière, 6.
 et Passementerie A la Ville de Lyon Ch^{de} d'Antin, 6 - Fourures de la M^{me} G. Bouheur et père à l'Ermine Ch^{de} d'Ant.
 Fourures du Comptoir des Indes B^{de} Sébastopol, 129 - Parfumeries des H^{les} M^{me} Cook, r. de Grammont, 28.
 Ayuntamiento de Madrid



L'Amoureux imp. r. Lavoisier, 38 Paris.

Fabris-Dumas

877

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Chiffres des *M^{mes} de Mour* Au Cardinal Fesch, r. St. V. Augustin, 43. Dentelle de Violard frères, Rue de Choiseul, 1.
 Brémont à la Couronne Impériale, r. St. P. Champs, 76. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon Ch. de l.
 Fleurs de Perrot Petit et C. r. St. P. Champs, 76. Billard Rue Cuvier, 4.
 Sous-pajés noirs E. Creusy Baudouin et Roche, P. r. Montmartre, 133. | Sous-pajés de Violet, p. de St. M. l'Impératrice, r. St. Denis, 317.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coutelles de la, M^{me} Noailles et C^{ie} Delacroix Succ^{rs} de la Bourse, f. - Modes de, M^{me} Morison, s. de la Michodière, f. -
 Henri de Bysterveld, Tambour, P. Monier, s. - Lingeries de, M^{me} Noël sœurs, à la Couronne Royale, Rue du, B.
 Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ayuntamiento de Madrid f. de, L. M. C. Impératrice, P. Denis

Entered at Stationers' Hall.

LONDON, E. Welton, 33, Finsbury Street, Covent Garden, W.C.

MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Jules David

Ammanieur imp. & lithographe. 30, Paris.

M. Goubaud Ed. Paris

872

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

*Coutellade M^{me} Plessfort, Grande Boutique, 1. Chapelle de M^{me} Alexandrine, 2. Meyerbeer (Ch. d'Antin),
 Grand Enfant de la M^{me} Au Cardinal Fesch, 3. M^{me} S. Augustin, 4. Confiance M^{me} Bigos (M^{me} Seigneur), Paul, 5. M^{me}
 Robins et Passenonerie Ala Ville de Lyon, 6. Ch. d'Antin, 6. Pianos et Meubles de l. Condé M^{me} Calman, 7. de Richelieu, 104.
 Corsets et Ceintures de la Maison Billard, 8. de la Courbe, 9. Arguente Violet, 10. de l'Impératrice rue St. Denis, 117.*

Ayuntamiento de Madrid